U d'/of OTTAWA
39003002315116

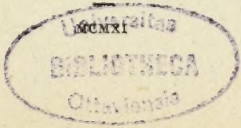
ÉTUDES LITTÉRAIRES

ADRIEN CHEVALIER

Études Littéraires

MAURICE BARRÈS — PAUL BOURGET
MAURICE DONNAY — ANATOLE FRANCE
PAUL HERVIEU — LOUIS LE CARDONNEL
HENRI HEINE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7 et 9, RUE DE L'ÉPERON, 7 et 9
MCMXI



PQ
282
.C44ED
1911

A GABRIEL FAURE

A GABRIEL FAURE

Mon cher Ami,

Je te dédie ce livre pour avoir la joie d'affirmer publiquement une affection qui, de ta part comme de la mienne, a toujours été toute fraternelle.

A. C.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudeslittrai00chev

MAURICE BARRÈS

M. MAURICE BARRÈS

Je commence cette étude sous l'œil, aussi malicieux que bienveillant, d'un petit lapin blanc, que daigna m'offrir, jadis, une grande amie de M. Maurice Barrès. Le petit lapin blanc m'engage à n'être pas trop dupe, mais, sans qu'il y paraisse, il m'invite aussi à méditer cette parole de saint Bonaventure : « Il faut lire en aimant ».

« C'est au front que bat la vie chez les élus ». Cette vérité, proclamée par un élu dans *Sous l'Œil des Barbares,* et reconnue peut-être aussi, sinon par Mme Astinè Aravian, du moins par Mme de Nelles, a pu paraître la règle de vie de M. Maurice Barrès, élève de Bouteiller, truffé de littérature et de philosophie, livresque, doctrinaire, systématique, naïf et roué, nerveux, intuitif, sen-

sitif, et dont le front bat comme un cœur. Rien de plus uni et à la fois de plus complexe que l'œuvre de l'auteur des *Déracinés*. Elle est méthodique et inspirée, de réflexion et de premier jet, cartésienne et romantique. Sur elle se projettent, et l'ombre de ce sapin, aux aiguilles effilées, que Kant — cette scolastique vivante, comme l'appela Michelet — allait, chaque jour, contempler, sous le ciel rugueux de Kœnigsberg, et l'ombre de ce platane de l'Esplanade des Invalides, qui, sous le ciel léger de l'Ile de France, était pour M. Taine, « l'image expressive d'une belle existence ». De grandes ombres, certes, mais qui heureusement, laissent parfois filtrer une lumière, un soleil, non pas lorrains, mais, proprement, Barrésiens.

*
* *

Je suis de ceux qui, déjà, dans le *Voltaire*, suivaient avec attention et sympathie la « Chronique des Lettres » de Maurice Barrès. Ces articles de notre jeune aîné nous semblaient bien quelquefois injustes, par exemple quand ils s'attaquaient à un Maupassant, mais quelle sève ! qu'on sentait prête, non à jaillir, mais à faire explosion, crevant le bourgeon, blessant l'arbre, — de la bonne blessure qui laisse une fleur, puis un fruit.

Mais il est des règles pour qu'une force, une

sève, se condensent en vue d'un jet suprême, n'admettant aucune déperdition. Ce sont ces règles que M. Maurice Barrès s'est efforcé d'édicter dans la première série de ses romans idéologiques : *Sous l'Œil des Barbares*, *Un homme libre*, le *Jardin de Bérénice*, groupés sous ce titre générique : Le *Culte du Moi*.

Dans l'examen de ces trois livres qui ouvre les récentes éditions de *Sous l'Œil des Barbares*, M. Barrès nous avertit qu' « ils ne sont pas de la psychologie, mais des mémoires spirituels ». Avec *Sous l'Œil des Barbares*, le pénétrant écrivain a voulu définir le *moi* et les barbares, qui sont le *non-moi*. *Un homme libre* nous prouve qu' « il faut vivre son moi chaque jour ». La thèse du *Jardin de Bérénice* est la suivante : « Il faut trouver à son moi une direction en harmonie avec l'Univers ». Tous ces livres sont comme des romans métaphysiques, où se révèle « le vieux goût français pour les dissertations psychiques ».

Ce moi précieux, ce moi si caressé, lorsqu'il est « soumis à l'analyse un peu sérieusement, s'anéantit et ne laisse que la société dont il est l'éphémère produit (1) ». Mais avec cette société, quels sont donc les rapports de l'homme ? Y a-t-il coor-

(1) Le *2 novembre en Lorraine*.

dination d'efforts entre les diverses usines d'énergie qui alimentent la communauté française ? Sept jeunes lorrrains (1), soumis, au lycée de Nancy, par le professeur Bouteiller, à la discipline Kantienne, se sont souvenus de la *Critique de la raison pure* et de ses négations et ont un peu souri de l'impératif catégorique du devoir. Venus à Paris, la plupart d'entre eux s'étiolent loin des toits paternels. C'est que les hommes comme les arbres ne peuvent pas tirer leur vie de tous les terrains. La plante humaine ne se repique pas partout. Un Sturel, un Rœmerspacher, un Suret-Lefort pourront extraire, de l'immense jardin parisien, la substance nécessaire à leur vie, mais leurs camarades ? Paris n'offrira que le couperet de la guillotine à un Racadot et fera deux fripouilles d'un Mouchefrin et d'un Renaudin. Pour retrouver l'oxygène indispensable à ses poumons, Saint-Phlin devra retourner en Lorraine.

Pourquoi un tel déchet ? Pourquoi l'énergie d'un Racadot, qui eût pu trouver à s'employer utilement, et pour lui et pour le corps social, devient-elle une force perdue, pis que cela : nocive ? C'est que les Bouteiller, chargés d'aiguiller les mentalités des élites, n'ont pas su trouver la bonne

(1) Les *Déracinés*.

voie. C'est que la France, suivant M. Barrès, est « dissociée et décérébrée ». C'est que trop d'hommes refusent une destinée logiquement déterminée par la race, le milieu, le sol où est enraciné l'arbre familial dont ils sont les plus récents rameaux.

Il faut donc remédier à cet état anarchique, chercher un but commun à des volontés jusque-là divergentes. Un pays a besoin de penser avec unanimité sur certaines questions qui, pour lui, sont vitales. Le culte qui s'imposait à la France pour un Victor Hugo constituait un lien social d'une extrême importance. Hugo mort, qui sera l'Homme-drapeau ? Comment la nation « dénaturée par les intrigues de l'étranger », retrouvera-t-elle sa véritable direction ?

C'est de la terre natale que viennent les leçons profondes. Déjà, dans *Un homme libre*, M. Barrès, en avait eu l'intuition. Sturel et Saint-Phlin (1) iront visiter ensemble la vallée de la Moselle et prendront conscience de la formation de leur province. Historiquement, politiquement, psychologiquement, ils *sentiront* leur Lorraine. Ils voudront qu'une enquête, pareille à celle qu'ils mènent admirablement, soit instituée par chaque Français pour sa région ; et alors revivra la nationalité française, « une énergie faite sur notre territoire de toutes

(1) L'*Appel au soldat*.

les âmes additionnées des morts ». Cette énergie, une fois reconstituée, un soldat — l' « homme drapeau » remplaçant Hugo — la mettrait en œuvre.

Sturel, chercheur de fièvre, toujours en quête de frémissements, vivra l'aventure terminée tragiquement au cimetière d'Ixelles. Son parti est vaincu. Qu'importe ? Il a si vraiment vibré pendant la lutte, ses fibres nerveuses sont si bien excitées par la bataille rangée qu'il voudra s'offrir aussi les joies du corps à corps. « L'injure a beau vieillir, disait déjà Eschyle, il y a trois mille ans ; le moment fatal arrive où elle engendre à son tour de nouvelles injures ». Sturel, égratigné peut-être pendant la période boulangiste, fit partager ses griefs à Maurice Barrès. De là, ce livre de représailles, féroce, corrosif, qui monte à la tête comme un alcool, ce livre de haine, qui est, au demeurant, superbe : *Leurs figures*.

Quand on a une fois entonné le bardit, on ne se lasse plus du chant sacré que scande la francisque à deux tranchants, s'abattant sur les têtes des ennemis. Et quels ennemis ! ceux qu'on déteste le plus : des frères. A Reuilly comme à Rennes, Maurice Barrès était à son poste de combat, mais voilà : il y manquait de vrais soldats. « Parlons plus net : un général » (1).

(1) *Scènes et doctrines du Nationalisme.*

Pas de général pour la « courageuse intervention chirurgicale », pour les nécessaires « affirmations de salut public ! » Pour se consoler, Barrès codifiait. La part de son moi qui est éprise de système se complaisait à formuler la métaphysique et le droit nationalistes. Ce rare esprit ne se refusait pas à être à la fois le Justinien et l'Hegel (1) des Trublions. Il inscrivait sur un drapeau — tricolore, cela va sans dire — la triple devise : Nationalisme, protectionnisme, socialisme. Sous l'influence d'Amouretti et surtout de Maurras — ce Provençal de vigoureuse dialectique, un de nos rares écrivains politiques qui soit vraiment un écrivain — Barrès, tout en taisant ses réserves, préconisait la décentralisation. Enfin, et ce fut là, certainement, sa plus grande joie, il percevait, nette, précise, la voix du plus beau jardin du pays natal : j'entends par-là le cimetière. Après d'autres peut-être, mais de quelle prise sûre ! il s'emparait de ce thème des morts qui parlent, qui revivent en nous. Ce thème aux graves accords, Barrès l'enrichissait d'innoubliables variations.

En passant, laissez-moi constater qu'une musique intérieure pareillement grave, à la Beethoven, chantait aussi en lui quand il écrivit *Au service de*

(1) Le nationalisme nécessitait une sorte d'étatisme assez analogue à celui qui est né, en Allemagne, de l'hégélianisme.

l'Allemagne, ce livre court, ramassé, si sobre, si tendu, d'une éloquence brève si pathétique ! Les pages sur la montagne de Sainte-Odile ont le rythme, l'émotion, la pensée des pages destinées à durer. Elles sont de la même venue que les maîtres chapitres qui ouvrent les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Et jamais — dès à présent, je tiens à faire cette remarque — M. Barrès n'a mieux parlé de sa Lorraine que lorsque sa sensibilité avait reçu le choc des impressions d'Espagne, d'Italie, de Grèce, de Paris. Les heures de Sainte-Odile n'ont pas été gâtées par les heures de Venise. La frénésie de couleurs de la lagune a aidé à faire mieux apprécier la grâce triste de l'étang lorrain, couleur d'étain sous le ciel gris noir.

*
* *

Nous voilà loin de Barrès « partisan ». Accordons-lui que, partisan, il n'est pas de ceux à qui l'on fait injure de ne pas les prendre au sérieux. Très franchement, dans *Un Homme libre*, il a, devant nous, demandé à la solitude de lui enseigner « le secret de vêtir à volonté des convictions diverses. » Mais cela ne nous autorise pas à juger en sceptique d'un rôle tenu avec une correction suprême par un acteur de l'ordre supérieur. Ne

mérite pas qui veut la décoration néronienne : *Qualis artifex !*

Oui, Barrès est un artiste, et quel artiste ! jouant lui-même tous les rôles de ses propres tragédies ou comédies. En relisant des notes écrites autrefois après une lecture de l'*Ennemi des lois*, je trouve ceci : « Barrès est dépourvu d'imagination créatrice ». Quelle erreur grossière, et comme je rougis de mon incompréhension d'alors ! La vérité est que l'imagination de l'auteur d'*Amori et dolori sacrum* est une des plus somptueuses de notre littérature : seulement, elle est volontiers livresque. Elle a besoin, pour se galvaniser, de ces étincelles électriques qui crépitent aux feuillets de certains livres autant que dans ces paysages millénaires où flottent encore les poussières de pensées des générations disparues. « Il n'est point une civilisation dont je ne me déclare débiteur, » dit le sincère écrivain dans la *Mort de Venise*. Mieux que cela, il précise certains apports, dans *Un voyage à Sparte* : « Mon jugement propre n'avait aucune part dans mon enthousiasme, car ce premier aspect d'Athènes (l'Acropole vu de la mer) exactement me déconcertait par son apparence de bibelot bizarre ; mais les Chateaubriand, les Byron, les Renan, les Leconte de Lisle, s'agitaient, faisaient une rumeur de foule dans les parties sub-conscientes de mon être. »

Cherchons encore, voulez-vous ? dans ces parties sub-conscientes. Nous y trouverons Sénèque, l'auteur inconnu de l'*Imitation*, Ignace de Loyola, François d'Assise (de qui la mère était, comme on sait, de Tarascon), Sainte-Thérèse, Pascal, Racine, Rousseau (que Philippe invoquait en ces termes, dans le *Jardin de Bérénice* : « O mon cher Rousseau, mon Jean-Jacques, vous l'homme du monde que j'ai le plus aimé et célébré sous vingt pseudonymes ; vous, un autre moi-même ; » Gœthe et les philosophes allemands, Benjamin Constant, Stendhal, Balzac, Heine, Sainte-Beuve, Michelet, Wagner, Taine, Comte, Bourget, Anatole France, J. Lemaître, Soury, Maurras et peut-être aussi Chincholle et Alphonse Allais. (Ce dernier nom n'est pas placé là arbitrairement. Dans *Un homme libre*, Barrès se qualifie d'humoriste et dote du même titre son ami Simon : Vous savez ce Simon qui inspirait judicieusement l'envie, parce que ce n'était pas en vain qu'il recherchait un moment de solitude sous les roches fraîches de Jersey.)

*
* *

Que l'œuvre de Barrès soit, par suite, infiniment complexe et qu'on puisse y relever quelques contradictions, il serait puéril de s'en étonner. Il

ne faut pas demander à un homme qui « transformait tout en émotion », (1) cette logique de la raison exposée — quelle horreur ! — à être confondue avec le bon sens. Qu'importe si, comme Philippe, il ne peut « accorder ses émotions d'hier et d'aujourd'hui. » L'essentiel est qu'il obéisse à cette « logique de la sensibilité » dont parlait si subtilement M. Jules de Gaultier, à propos de Nietzsche (2).

Lorrain réaliste et cultivé, ne craignant pas la « gouaille » familière à sa province, l'auteur du *Roman de l'énergie nationale* (3) a de bons yeux à qui rien n'échappe. Renan lui a appris, sans toutefois l'en persuader tout à fait, qu'il faut parfois s'asseoir au bord du chemin, s'aperçevoir de la « vanité des opinions arrêtées » (4) et sourire de ceux qui croient — ou qui nient — lourdement. Grâce à cette clairvoyance, il lira très bien en lui-même. Dès ses premiers livres, il a inventorié ses richesses (*Un homme libre*, notamment, est comme la *Somme* de ses idées directrices ; tout s'y trouve, y compris la doctrine de l'acceptation).

(1) *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.*

(2) *Mercure de France* du 16 août 1908.

(3) Qui comprend les *Déracinés*, l'*Appel au soldat* et *Leurs Figures.*

(4) *L'Antechrist.*

Le dandysme de Simon ne dépassera guère, chez lui, les limites de l'élégance et il restera correct même quand il allumera une bougie rose dans le boudoir de Bérénice.

Mais cet homme de goût est — il faut insister sur ce point — en même temps un vibrant. Il se plaint de sa sécheresse. Mon Dieu ! c'est que la chaleur dessèche. Ce Français qui aime tant classer, systématiser, faire de l'ordre et de la lumière, préfère encore s'émouvoir. Il n'est pas plus fier qu'il ne convient de sa culture. S'enthousiasmer avec un Rousseau, un Michelet, une Venise, une Cordoue, une Tolède, voilà qui vaut la peine de vivre ! Il sied de faire fléchir son moi conscient devant la force pleine de l'Inconscient qui se traduit par de si délicieuses petites secousses. Ecoutez ces paroles d'une sereine sagesse (1) : « Reconnais en moi la petite secousse par où chaque parcelle du monde témoigne l'effort secret de l'inconscient. Je suis l'élément unique, car, sous son apparence d'infinie variété, la nature est fort pauvre, et tant de mouvements qu'elle fait voir se réduisent à une petite secousse propagée d'un passé illimité à un avenir limité, Pour satisfaire ton besoin de simplification, qui réclame de l'unité, comprends

(1) Le *Jardin de Bérénice.*

qu'il faut t'en tenir à prendre conscience de moi, de moi seule, Petite Secousse ».

Quand, de son ermitage de Saint-Germain, il va demander de le « mécaniser » aux Tiepolo de Venise, Barrès obéit à la logique de sa sensibilité. De même, quand il gagne l'Espagne. « Cette exaltante Tolède, confesse Delrio (1), voilà la complémentaire désignée pour un être dégoûté au point que, dans les arts, seuls l'eussent éveillé les violents raccourcis de Pascal et de Michel-Ange, qui eurent, eux aussi, l'âme solitaire et tendre. » C'est, après Tolède, Séville, Grenade, Cordoue, calcinées, aux parfums violents, les lacs de la Haute Italie aux mollesses voluptueuses, les marais d'Aigues-Mortes, et les coins de Corfou où, obéissant à une impératrice magicienne, le rossignol de la vieille forêt germanique faisait entendre ses *tsukut* comme dans un lied d'Henri Heine, et aussi les bonnes cures dans les trois stations de psychothérapie que dirigeaient ces docteurs : Léonard de Vinci, le pastelliste la Tour, la jeune russe Marie Bashkirtseff (Notre-Dame du Sleeping-car).

Sera-t-il ingrat pour qui lui fournit l'étincelle ? Un peu dédaigneux, il écrira : « Venise et Séville, Sienne et Tolède, et Cordoue ! Faiseuses d'illu-

(1) *Du Sang, de la Volupté et de la Mort.*

sions qu'un jour j'ai possédées avec nonchalance et fatigue et qui, par vos prestiges diaboliques, dominez depuis toute ma songerie (1) ». Presque anxieux, il dira, dans *Un voyage à Sparte*. « Ce n'était pas moi qui résistais aux puissances d'Athènes, c'étaient Venise, Séville, Tolède, qui se débattaient en moi. Elles voulaient subsister. Athènes, par sa perfection, humilie, efface l'univers ». Et plus loin, dans le même livre : « Même après la leçon classique, je continuerai à produire un romanesque qui contracte et déchire le cœur ». Au moment où il abjurera, il fera encore ses réserves : « Avec tous mes frères romantiques, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre et qu'en nous enrôlant sous une discipline parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses » (2).

Oh ! cette abjuration, qui donc la suggéra ? Ne serait-ce pas Maurras ?

Que Maurras soit un classique, encore plus imprégné d'hellénisme que de latinité, cela s'explique : il est Provençal. Dans son pays de lumière,

(1) *Du sang de la volupté et de la mort.*

(2) *Un voyage à Sparte.*

aux lignes si pures, où les oliviers mettent la grâce fine de leur feuillage poudré, où, dans les légères lances vertes des grenadiers, s'allument des lucioles rouges qui sont aussi des fleurs, devant les collines bleues qui ceinturent l'étang de Berre, c'est toute l'harmonie, toute l'eurythmie grecques qu'on évoque. Pourtant, certains soirs, aux Martigues même, la ville natale de Maurras, on peut connaître ces violents états d'âme reprochés au romantisme, avec une passion essentiellement romantique, par M. Pierre Lasserre. C'est au sommet d'une colline pierreuse où sont les ruines de trois tours. De là, on domine l'étang de Berre, les Martigues, l'étang de Caronte et un coin de mer, du côté de Port-de-Bouc. Pendant dix minutes, fin septembre ou commencement d'octobre, au moment où le soleil se couche, des rouges sabrent l'horizon, et des violets sonnent des fanfares dont la tonitruance est toute wagnérienne. On ne garde pas son calme devant un tel spectacle. Et l'on n'est plus surpris, alors, d'apprendre que Ziem a habité les Martigues et qu'il y a peint quelques-unes de ses éblouissantes vues de Venise.

Puisque la claire Provence, où ne serait pas dépaysé le dieu « dont l'arc est d'argent », peut susciter un mouvement dionysiaque, comment s'étonner que la Lorraine, située au confluent de

deux races et de deux civilisations, ait pu donner le jour à un romantique ? Car, n'est-ce pas ? même après *Colette Baudoche*, ce livre sans artifice, simple et sobre, écrit « avec les mots les plus unis », même après *Colette Baudoche* que, vient de suivre *Gréco ou le secret de Tolède*, nous pouvons dire : c'est en vain que Barrès a abjuré le romantisme. Dans le jardin à la française, il regretterait trop la libre et vivace poussée de la forêt barbare. Il est des chansons mélancoliques — celles précisément qu'il chérit le plus — que l'on n'entend que sous les chênes enrobés de brumes. Si pur que soit le *ti-û* de l'alouette gauloise, le *tsukut* du rossignol allemand n'est pas indigne de lui être comparé. Barrès le sait mieux qu'un autre.

Oui, mon maître, vous n'avez pas fait que sourire du père Système et de sa bourrique (1) ; les philosophies d'Outre-Rhin, que vous enseigna Bouteiller, ont laissé des traces en vous. Comme Michelet, Quinet, Renan, Taine (de fameux Français pourtant, ceux-là !) vous avez été germanisé. La veille du 1er mai 1886, vous étiez avec Rœmerspacher. Avec ce laborieux et perspicace Lorrain, qui savait discipliner son enthousiasme, vous êtes

(1) *Sous l'Œil des Barbares.*

allé dans le Hartz, pour lire *Faust* sur le Brocken, durant la nuit de Walpurgis, ô romantique, — et cela ne vous a pas empêché de boire à la France, après les « hoch » des étudiants allemands en l'honneur de leur patrie (1). Vous êtes allé à Thulé, ô mon maître, et ce n'était pas parce que Maurras vous rappelait que le premier visiteur de l'île brumeuse fut le marseillais Pythéas. Sur la montagne de feu de Mystra, qui vous spiritualisait, dans les ruines du château de Villehardouin (2), vous avez suivi Faust et Hélène, et devant vous bondissait Euphorion, l'enfant de leur amour. A Venise, ce n'est pas seulement Tiepolo qui vous a commuiqué la noble fièvre. Dans la ville féérique dont vous avez si magnifiquement chanté l'agonie, brûlèrent — feu vif ou feu lent — Wagner, Taine, Gautier, Léopold Robert, Sand, Musset, Byron, Chateaubriand, Gœthe ; et votre fièvre, faite de leur fièvre, autant que de celle de Venise, vous a rendu digne, ô romantique, d'être le dixième — *inter pares* — de cet idéal Conseil des Dix (3). Vous étiez chargé de toute leur électri-

(1) *L'Appel au soldat.*

(2) *Un Voyage à Sparte.*

(3) Puisqu'il est admis qu'il y a un 41e fauteuil pour l'Académie française, pourquoi le Conseil des Dix de Barrès ne s'adjoindrait-il pas un onzième, qui serait M. d'Annunzio.

cité, de tout leur phosphore. Une étincelle pouvait tout embraser. Aussi passionné qu'un Berlioz, vous clamiez cependant : « Orages, levez-vous, accourez, je marche à toutes les lueurs qui s'enflamment à l'horizon » (1).

« Pour les fiévreux, tout est fièvre », avez-vous dit. Et cette fièvre, c'est votre vie, ô romantique. C'est toujours après sa brûlure que coururent Philippe, Sturel, Delrio. Dans la vallée de la Moselle, au bord de l'étang Lorrain, sur la montagne de Sainte-Odile, comme le 27 janvier 1889, comme à Jersey, comme au cimetière d'Ixelles, comme quand vous notiez, avec je ne sais quelle volupté farouche, presque sauvage, tant de crispations dans *Leurs Figures*, ah ! comme il battait, votre pouls ! Jamais vous n'avez pu vous passer d'idéologie passionnée, d'exaltation. En plein procès de Rennes, toutes fibres tendues, vous avez voulu affronter les souvenirs de Combourg (2), évoquer la mélancolie lyrique de René dans la tristesse des bruyères. Chateaubriand put vous faire les honneurs de sa solitude ; vous étiez de la famille.

Chaque fois que j'ai voulu me représenter, vivant à notre époque, un des hommes de génie de la Renaissance, j'ai invinciblement — et uniquement — songé à l'auteur du *Feu*.

(1) *La Mort de Venise : Amori et dolori sacrum.*

(2) *Scènes et doctrine du nationalisme.*

Pourquoi faut-il que vous soyez revenu, du poétique pèlerinage, les mains pleines de clous pour aider à une crucifixion ?

Mais, même quand vous êtes féroce, même quand on sent que vous auriez peut-être privé — si les intérêts du *parti* l'eussent voulu — un Œdipe d'une Antigone, un roi Lear d'une Cordelia, nous ne pouvons, après un moment de colère, nous empêcher de vous admirer. C'est que vous êtes un magnifique artiste. D'autres vanteront en vous l'esprit net, aux lucides analyses, qui sut se forger une méthode, une discipline. Si distingué qu'il soit, ce penseur, pour nous, le cède, en vous, à l'intuitif, à l'enthousiaste, à celui qui sait percevoir et transmettre la « petite secousse ».

PAUL BOURGET

M. PAUL BOURGET

M, Paul Bourget est né à Amiens le 2 septembre 1852. Il a donc été conçu le 2 décembre 1851. Cet ennemi de la République est une victime du Deux-Décembre. Cela suffit-il à expliquer son pessimisme ? Je n'en suis pas tout-à-fait sûr. Aussi bien, l'auteur du *Disciple* est un écrivain trop grave, trop respectueux de sa pensée et de celle d'autrui pour qu'on puisse l'aborder le sourire sur les lèvres. Il est de ceux qui n'encouragent pas précisément la familiarité. L'avouerai-je ? J'ai besoin de faire effort sur moi-même pour dire, à sa louange, que ce bon chrétien est digne de toutes les flammes de l'enfer, car il a commis, plus que quiconque, le grand pêché intellectuel. Il a été inquisiteur comme il faut l'être ; il a cherché en toute

bonne foi. Ses *pourquoi* et ses *comment* sont infiniment honorables. Il avait assez de ressources dans l'esprit pour être tenté de jouer les roués, ceux qui ne consentent jamais à être dupes. Heureusement que la subtilité n'exclut pas toujours l'ingénuité ! Un héros à la Stendhal peut avoir des côtés candides. M. Bourget a une conscience qui ne lui permet pas de dissimuler ce qu'il peut y avoir de naïf et de sincère chez un anachorète qui a été pyrrhonien.

Franchement, nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher d'avoir quelquefois scandalisé cet excellent marquis de Montfanon, vieux soldat pontifical devenu théologien, qui — le bon Zouave ! — met en garde, dans *Cosmopolis*, le dilettante Dorsenne contre l'abus de la pensée !

Oui, M. Paul Bourget, devenu aujourd'hui presque un père de l'église, a connu cette angoisse (1) : « Comprendre que le besoin de croire est tout subjectif et que la foi de jadis sortait de nous-même et n'était que notre œuvre ». Il a senti que M. Renan « n'est pas un homme qui arrive au doute par impossibilité d'étreindre une certitude, mais bien plutôt parce qu'il étreint trop de certitudes et que la légitimité de beaucoup de points de vue contra-

(1) *Essais de psychologie contemporaine.*

dictoires l'obsède (1). » Il rend justice à la loyauté du philosophe breton « qui se résigne à subir les conséquences de ses pensées, et, se reconnaissant incapable de résoudre par une seule formule le grand problème de la destinée, proclame la légitimité des solutions diverses (2). »

En effet, les *Essais* et les *Nouveaux Essais* de *psychologie contemporaine*, de même que *Etudes et portraits*, témoignent non seulement d'une lucidité, d'une acuité d'analyse hors de pair, mais encore d'un effort touchant pour sympathiser, au sens élevé du mot, avec les maîtres de la pensée moderne. Il faut louer cet élan vers la « bonne volonté ». Finesse de jugement, sûreté de goût, vaste culture, servent quelquefois moins qu'un peu de bonne volonté pour la compréhension d'un homme et d'une œuvre. Quel critique fut plus intelligent que Sainte-Beuve, qui pourtant, parcequ'il lui manqua l'esprit de bienveillance, ne rendit pas ce qui était légitimement dû à un Hugo, un Vigny, un Balzac, un Michelet, même un Laprade. Du reste, dans la sympathie intellectuelle pour l'œuvre quelle qu'elle soit, il n'y a nullement abandon de sa propre personnalité, de ses doctrines. Et puis, pourquoi le cacher ? —, les doctrines d'un

(1) *Essais de psychologie contemporaine.*
(2) *Essais de psychologie contemporaine.*

homme qui veut avant tout comprendre ne comportent pas de bien fermes affirmations. (Conclure, quelle présomption !). C'est pourquoi le Bourget que j'aime est celui qui conclue peu, celui qui, étudiant un Baudelaire, un Renan, un Taine, un Flaubert, un Stendhal, un Amiel, un Dumas fils, un Tourgueneff, ou les Goncourt, ou Zola ou Vallès lui-même, s'efforce toujours de mettre en valeur l'apport, dans le trésor commun, de ceux dont il dénombre les richesses. Il ne leur fait pas tort d'un petit écu. C'est d'un bon comptable, d'un brave homme et — j'insiste — d'un critique qui, avant qu'il fût promu à la dignité de moraliste chrétien, aimait encore mieux comprendre que juger.

*
* *

On sait qu'à ses débuts, M. Bourget fut poète et dandy. Poète, il écrivit des vers d'un charme un peu voilé, d'une sensibilité fine, des vers où tremblait parfois une larme (1). Fervent balzacien, il se devait d'être dandy. Fut-il jamais un de Marsay, un Rastignac, un la Palférine ? Rivalisa-t-il avec un Maxime de Trailles, roi des mauvais sujets ? On a peine à le croire. Pourtant, il fallut bien que son dandysme fût de bon aloi, puisqu'il

(1) *La vie inquiète, Edel, les Aveux.*

lui valut la considération de Barbey d'Aurevilly. « Mon cher poète-dandy, lui écrivait le connétable (1), votre fatuité ne sera pas éternelle. Tout grand dandy finit par un grand dégouté. » Parlant de lui à cette époque de sa vie, M. Bourget a dit, dans *l'Epreuve* : « J'étais déjà beaucoup plus préoccupé d'analyse que de style, et de psychologie que d'esthétique ».

C'est vrai : il était beaucoup plus préoccupé d'analyse que de style. Pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, il faut, dès à présent, faire cette concession à ceux qui n'aiment pas Bourget. Cet écrivain recherche l'élégance partout, sauf dans son style (2). M. Ernest-Charles, dans la *Grande Revue*, le lui a démontré avec une verve qui n'était pas très éloignée de la férocité. Oui, M. Bourget, quand il écrit, ne se dégage pas assez des lois de la pesanteur. En lisant certaines de ses phrases, on croit entendre le halètement d'un robuste remueur de moëllons, qui n'épargne pas ses peines, le brave ! Bien qu'il soit né à Amiens, il y a en lui la solidité du plateau central. La belle armarture d'Arverne ! Mais quelle que soit sa conception

(1) La lettre a été publiée dans le *Correspondant* du 10 novembre 1908.

(2) Il a pourtant écrit une très belle page sur le style de Flaubert.

de la bâtisse, il sait édifier des maisons capables de résister aux fantaisies des sous-sols les plus volcaniques. Que voulez-vous ? la force est lourde, chez un Bourget comme chez un Zola, mais elle est la force. Tous les romans de Bourget sont fortement construits (1). Dans toute forme d'art, il y a une part de métier. Ce métier, Bourget a tenu à le connaître à fond. C'est pourquoi tous ses romans sont intéressants en tant que romans. Prenez *Cruelle Enigme* et *Mensonges*, *André Cornelis* et un *Crime d'Amour*, *Une Idylle tragique* et la *Duchesse bleue*, la *Terre promise* et *Un Divorce*, l'*Etape* et l'*Emigré*, sans exception, ces livres de valeur inégale, sont d'une lecture attachante. S'ils ne sont pas tous de main de maître, ils sont tous de main d'ouvrier.

Que l'excellent ouvrier soit aussi un maître, tout au moins dans un ordre spécial, cela n'est pas douteux, pour quiconque est sans parti pris.

Un homme qui a l'habitude de peser ses mots, M. Gustave Lanson, a pu dire très justement de l'auteur du *Disciple* : « Il a été, depuis Stendhal,

(1) C'est ce qui explique le succès d'*Un Divorce* et de l'*Emigré* transportés au théâtre. C'est ce qui explique que Bourget, analyste minutieux, ait pu écrire pour la scène une pièce, la *Barricade*, qui, toutes réserves faites sur le fond, est « du très bon théâtre ».

le plus grand maître du roman psychologique que nous ayons eu. » Celui qui a su mettre en valeur les blancheurs d'âme de ces ingénus des deux sexes : Hubert Liauran, René Vincy, Pierre Hautefeuille, Mlle de Jussat-Randon, Henriette Scilly, Alba Steno (1), Julia Hafner, Brigitte Ferrand ; qui a su pénétrer des roués comme Claude Larcher, Dorsenne, Casal, en même temps qu'un savant comme Adrien Sixte ; qui a su projeter toute la clarté possible dans l'âme trouble d'une Suzanne Moraines ou d'une Colette Rigaud, celui-là avait reçu en naissant, n'en doutons pas, les dons de l'analyste et du psychologue.

C'est la minutie dans la logique qui caractérise la psychologie de M. Paul Bourget. Toute la sûreté de sa méthode est due à ce souci qu'il a de ne laisser échapper aucun détail. Noter les menus faits, grouper ces infiniments petits, chercher le lien qui peut les unir, le trouver mathématiquement rien qu'en mettant ces faits à leur place, dans leur ordre de succession : c'est ainsi qu'on

(1) Je ne sais si on a remarqué que le suicide déguisé d'Alba Steno était à peu près la même que celui de Louise de Chaulieu, dans les *Mémoires de deux jeunes Mariées*. M. Bourget a rendu bien des hommages volontaires au prodigieux Balzac, mais cet hommage involontaire au génie du grand Tourangeau n'est pas celui qui a le moins de prix.

donne l'explication lumineuse d'un problème qui pouvait paraître insoluble au premier abord. C'est ainsi que travaillent un André Cornelis, un Robert Greslou, un Claude Larcher, un Pierre Chaffin, un Armand de Querne, un Chazel, un Casal, quand M. Bourget les envoie au tableau.

Chacun d'eux parvient à développer la proposition du maître, proposition qui, pour le poincarisme lui-même, paraîtrait revêtue d'une autorité tout au moins euclidienne : « Il existe une logique profonde des situations et des caractères et cette logique développe toutes les conséquences de nos actions jusqu'à leur terme. »

Songez un peu à ces démonstrations : Chazel (*Un Crime d'Amour*) concevant son premier soupçon parce que sa femme ne lui a pas parlé de la promenade qu'elle vient de faire au jardin des Plantes avec Armand de Querne ; Casal (*Un Cœur de Femme*) comprenant que Juliette de Tillières lui a menti, uniquement parce que la mère de Juliette, rencontrée par hasard, a souri au viveur ; André Cornelis jouant, pour démasquer son beau-père, une scène digne d'Hamlet, d'un dramatique aussi sobre qu'intense ; Pierre Chaffin (*L'Emigré*) pesant au trébuchet — peseur de tares hélas ! quand il se serait tant voulu peseur d'or — les preuves de la culpabilité paternelle ; l'amour, pour

la sœur, la haine, pour le frère, naissant dans le cœur de Robert Greslou (*Le Disciple*), la jalousie se ruant, toutes pointes dehors, sur Olivier de Prat (*Une Idylle tragique*), Claude Larcher (*Mensonges*), ou François Mayrac (*La Terre promise*), et dites-moi si tant de logique, tant de précision, tant de rigueur dans les déductions ne sont pas dignes d'un mathématicien travaillant au tableau !

*
* *

Pour démontrer ces horlogeries délicates : un cœur de femme, un cerveau d'homme ; pour en étudier le mécanisme complexe, des dons intellectuels spéciaux, — très rares — peuvent suffire.

Mais si l'on veut proclamer le résultat de travaux aussi précieux, il faut s'être pénétré de la parole d'Adrien Sixte : « Les attaches sociales doivent être réduites à leur minimum pour celui qui veut connaître et dire la vérité dans les sciences psychologiques ». Je ne sais pas ce que sont les attaches sociales de M. Bourget, mais ses derniers livres tendent à établir que son amour de la vérité ne l'a brouillé avec personne dans ce qu'on est convenu d'appeler le beau monde. Non seulement Mme de Tillières, Hélène Chazel, Antoinette Duvernoy, vivantes ou mortes, ont dû lui pardonner, mais encore Colette Rigaud, Catherine Steno,

Pauline Raffraye, Thérèse de Sauves, Suzanne Moraines. On sait qu'un haut souci des convenances interdisait au romancier de nous montrer ses héroïnes en costume d'Ève. Aussi, j'en jurerais ! même celle de ces dames qu'il étudia jusqu'au corset, a oublié qu'il avait vu — ô traîtrise du pessimisme ! — ce malencontreux corset en noir.

M. Bourget ne serait donc pas le psychologue le plus attentif, le plus minutieux, le plus rigoureux ? *Le Disciple*, *André Cornélis*, *Les Essais*, nous ont amplement prouvé que personne ne pouvait analyser avec plus d'acuité et de clairvoyance que lui. Mais alors ? Alors ? c'est que le subtil psychologue est doublé d'un moraliste, dont les « œuvres » par un phénomène de reversibilité qu'il nous expliquerait théologiquement lui valent de plénières indulgences, de ces indulgences dont un Anatole France, un Rémy de Gourmont seraient assez mécréants pour ne point se soucier.

Il y a chez Bourget, moraliste, une indéniable hauteur de vues. Cet homme est né scrupuleux et ses scrupules sont tels qu'il a écrit à propos de Renan (1) : « Qui donc oserait affirmer que l'acte de foi sans formule, auquel aboutit dès à présent l'optimisme désabusé de cet historien de notre

(1) *Essais de psychologie contemporaine.*

religion mourante, n'exprime pas l'essence de ce qui doit demeurer d'immortellement pieux, dans ce magnifique et misérable temple du cœur humain ». Ce n'est pas sa faute s'il a l'esprit inquiet, si la « grâce » renanienne ne descend pas en lui, s'il est touché par une autre grâce.

Il faut avoir la loyauté de le reconnaître : dès ses premiers livres, au moment même où il était ivre de pensée, d'esprit critique, son cœur avait ses raisons que la raison ne connaissait pas, (la raison qu'un croyant comme Lamartine (1) a pourtant appelé « ce catholicisme éternel »). Il pouvait s'appliquer le mot fameux : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. » Plus heureux qu'un Jouffroy ou qu'un Schérer, il avait pu dire à son cerveau : « Tu n'iras pas plus loin, parcequ'où tu veux aller mon cœur ne peut te suivre ». Dans *Cruelle Enigme* comme dans *Un cœur de Femme*, dans la *Terre Promise* comme dans *Cosmopolis* et même dans les *Essais*, on entrevoit le chrétien. Ce chrétien allait, dans l'*Etape*, déployer sa bannière avec toute l'ardeur d'un catéchumène. Le catéchumène allait chanter non seulement Dieu, mais encore le Roi. Que valent ses cantiques ?

(1) Confidences.

*
* *

L'*Etape* a paru au moment où l'influence de M. Ollé-Laprune était prépondérante à l'Ecole normale et dans les hautes sphères de l'Université. M. Ollé-Laprune (1) avait été pour ses élèves ce qu'est aujourd'hui M. Bergson pour les siens. M. Bourget, parallèlement avec le célèbre professeur, allait faire de l'apologétique catholique à sa façon. Il allait voir la religion sous un jour pragmatiste. Il allait se préoccuper surtout du rendement social des croyances et l'on peut parler sans paradoxe des fins utilitaires de sa théodicée.

Ceci n'empêche pas *l'Etape* d'être un livre très remarquable, en ce sens qu'il note judicieusement ce fait : il faut plus d'une génération pour gravir d'un degré l'échelle sociale. Monneron père, pauvre et libre-penseur, tout professeur qu'il est, ne se trouve pas placé sur le même échelon que son collègue Victor Ferrand, riche et catholique pratiquant. L'Etape des Monneron vers la splendeur

(1) Chez M. Ollé-Laprune, « tout tend en dernière analyse à découvrir, à l'homme moral, quelque chose d'autre que l'intelligence pour justifier la métaphysique, la morale, la religion, sans lesquels il est dès l'abord entendu qu'on ne peut vivre. » (A Leclère : Les *Initiateurs du modernisme*, Revue Bleue du 26 juin 1909).

bourgeoise ne sera accomplie que lorsque Jean Monneron aura épousé Brigitte Ferrand. (Entre parenthèses, je crois qu'on ne rencontre guère que dans les romans les chrétiens riches assez pénétrés des préceptes de l'Evangile pour donner leur fille à un jeune homme pauvre dont la sœur a « fauté » et dont le frère est un faussaire). Mais passons là-dessus : Croyez-vous franchement que la distinction qui existe entre Monneron père et Ferrand ne soit pas due bien plus à leur différence de fortune qu'à la différence de leur règle de vie ? La thèse de M. Bourget est juste, mais bien des arguments dont il l'étai ne sont-ils pas superflus ? — Qu'allez-vous dire ? C'est ce superflu qui est la part du moraliste dans l'œuvre du romancier chrétien, et vous voudriez l'en retirer ?

Soit ! ne retirons rien. Aussi bien, pour *Un Divorce*, aurions-nous trop à faire. Dans ce livre, en effet, il est difficile de retrouver la précision, la sûreté de vue qu'on admire dans le *Disciple* :

Mme Darras a épousé en premières noces M. de Chambault. Elle en a eu un fils. L'inconduite de son mari l'oblige à divorcer et elle refait bravement son foyer avec un honnête homme qu'elle aime, M. Darras, de qui elle a une fille. Très heureuse pendant des années entre son second mari et ses enfants (car elle a gardé son fils, pour

qui Darras est un vrai père), voici que des scrupules religieux l'assaillent au moment où sa fille va faire sa première communion. Pour avoir accompagné son enfant au catéchisme, cette pauvre femme se juge coupable de vivre avec M. Darras. Sa fille n'est plus pour elle une enfant légitime. Il lui semble qu'elle n'avait pas le droit de lui donner le jour. On comprend l'ahurissement de Darras quand sa femme lui tient de pareils propos après dix ans de mariage, mariage civil, je le veux bien, mais mariage tout de même. Et il n'y a pas à discuter avec Mme Darras, car, ainsi que le dit le Père Evrard, (une fort belle figure, du reste) : « Pourquoi essayer de discuter quand on sent ! » Dans ces conditions, en effet, il n'y a plus qu'à s'incliner. On aurait trop de peine à faire comprendre à Mme Darras que, remariée religieusement après veuvage, ou civilement, après divorce, il y aurait toujours un homme entre son fils et elle, et c'est de la présence de cet homme que son fils souffre. Malgré toute son habileté, M. Bourget fait plutôt le procès de la femme qui se marie deux fois que le procès du divorce.

Il y a du parti-pris dans *Un Divorce*, il y en a aussi dans *l'Emigré*, à moins que ce livre ne soit simplement une oraison funèbre. Dans ce cas, je suis trop sensible à la poésie du passé pour ne pas

m'incliner devant un personnage aussi digne de respect que le marquis de Clavier-Grandchamp, un « monsieur », je ne crains pas de le dire, bien plus sympathique que tel bourgeois qu'il faut tâter à la bourse si l'on veut entendre les battements de son cœur. Oui, j'apporte volontiers une brassée de chrysanthèmes sur la tombe du vieil aristocrate. Mais, n'est-ce pas ? c'est entendu : il est bien mort, cet homme de qui l'on dit : quel administrateur ! bien qu'il se soit ruiné, cet homme de principes si fier de sa lignée qui sacrifierait tout à sa foi et à son roi. Car s'il n'était pas mort, nous serions en droit de lui dire : Un représentant de l'espèce chevaline peut avoir un authentique *pédigree*, mais un représentant de la race humaine ? Allons donc... Vous protestez ? Mais vous-même, monsieur le marquis, vous avez épousé une fille noble et vous avez été trompé et en faveur d'un roturier. Votre fils n'est pas de votre sang. Qui nous dit qu'un de vos aïeux n'a pas subi le même sort que vous ? Quant aux principes que représentent la monarchie, écoutez ce simple rappel aux faits :

Un homme fut qui incarna dans sa personne toute la majesté royale. Si sa maturité put s'adoucir aux tendresses de Racine, sa jeunesse avait pu se tonifier à la rudesse héroïque de Pierre Corneille. Il connut le temps où la parole sacrée s'il-

luminait d'éclairs au sortir de la bouche d'un Bossuet. Cet homme se croyait sincèrement le représentant de Dieu sur la terre Tout le principe du droit divin imprégnait sa gravité ! Eh bien ! cet homme religieux, ce roi très chrétien, enfin : Louis XIV, à l'époque de sa vie où il semblait ne plus songer qu'au salut de son âme, fit, le 2 août 1715, enregistrer par le Parlement un édit qui appelait à la succession au trône ses deux bâtards (le duc du Maine et le comte de Toulouse), nés d'un double adultère. Il violait ainsi les lois les plus sacrées, lois divines et lois humaines. « Crime plus noir, plus vaste, plus terrible que celui de lèse-majesté au premier chef », a dit le duc de Saint-Simon.

Comment la foi en le roi pourrait-elle survivre une pareille atteinte ?..

*
* *

Je m'arrête. Ce n'est pas sur ce ton un peu vif que je quitterai un homme dont le talent, dont le caractère commandent l'estime à tous, amis et adversaires. M. Paul Bourget mérite qu'une étude sur son œuvre soit close avec plus de sérénité. Essayons :

Un jour, dans l'église de Montepulciano (1) l'auteur des *Essais de psychologie* et de *Mensonges*, ce buveur d'âmes qui aima l'intelligence presque jusqu'à la débauche, s'arrêta devant la statue de la Science de Michelozzo Michelozzi.

Toute la tristesse du docteur Faust était en lui, et, presque inconsciemment, de toute cette tristesse il vêtit la statue de la Science. Mais la noire draperie a pu tomber et d'autres voient peut-être souriante celle dont la pseudo-mélancolie étreignit le cœur de l'intellectuel désabusé.

Nous qui n'avons ni la tristesse du docteur Faust ni celle de M. Bourget, parce que nous n'avons pas, autant qu'eux, cherché à tout approfondir, nous savons cependant que le mystère nous entoure, que les plus hauts esprits ne prétendent pas nous donner plus que des explications provisoires. Nous savons qu'il y a des religions et non une religion. Nous n'avons pas oublié cette adorable page du *Puits de Sainte-Claire*, dans laquelle M. Anatole France représente la vérité comme une roue qui, lorsqu'elle est en mouvement, apparaît toute blanche. Au repos, on s'aperçoit qu'elle est composée de milliers de petites vérités qui ont toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, de vérités opposées, de

(1) Sensations d'Italie.

vérités contradictoires, et qui cependant contiennent chacune une parcelle de la vérité, et, toutes ensemble, sont la vérité toute blanche. Sur la roue blanche voisinent donc la vérité suivant M. Renan et la vérité suivant M. Bourget. Cela ne peut que nous encourager à méditer sur la modestie de la condition humaine, méditation d'ordre essentiellement religieux qui, par suite, doit agréer à M. Paul Bourget et qui, pour la même raison, n'aurait pas déplu à M. Renan. — La roue tourne.

MAURICE DONNAY

M. MAURICE DONNAY

Avec un art moins pur que M. Anatole France, moins de souplesse intellectuelle que M. Jules Lemaître, mais avec plus de fantaisie, plus de naturel, M. Maurice Donnay fut un de nos meilleurs professeurs d'*irrespect*. Il débuta sur la Butte, chez Rodolphe Salis, au temps heureux où le bourgeois parisien ne craignait pas de se transformer, tout un soir, en pélerin passionné marchant à l'Etoile. Cléon, le corroyeur paphlagonien, était difficilement accepté au *Chat noir* ; en revanche, Sarcey et Jules Lemaître y étaient fêtés par Alphonse Allais, Auriol, Jules Jouy, Rivière, Fragerolles et Salis lui-même. Une nuit, le gentilhomme cabaretier présenta à ses hôtes un nouveau venu, invraisemblablement jeune, un ingénieur échappé de l'Ecole

centrale — pauvre école : Dieu le lui avait donné, Dieu le lui retirait ! — Ce jouvenceau s'appelait Maurice Donnay ; il était gai comme un moineau, effronté comme un page et il arrivait tout pimpant, la chanson aux lèvres :

> J'ai fait les ponts, j'ai fait les quais,
> Je n'ai plus que la Seine à faire.

Et ce fut la conquête d'Athènes. Au lieu de couper la queue à son chien, le nouvel Alcibiade pensait, pinçait, enlevait triomphalement les à-peu-près à la pointe de l'épingle :

> Je m'appelle Glycère ;
> Glycère, mais n'appuyez pas (1).

Je pourrais suivre ce conseil, mais Maurice Donnay a toujours eu trop d'esprit pour renier ses origines. Quand, pour la première fois, il revêtit l'habit à palmes vertes et put enfin jouer de l'épée sous la coupole, il se souvint d'avoir vu le glorieux habit sur le dos des modernes échansons qui, au *Chat noir*, « se penchaient sur la soif des poètes. » Ce galant homme eut même, le jour où il débuta dans l'immortalité, la crânerie de dire (ce qui était vrai) que « l'humoriste Alphonse Allais fut — il ne

(1) Le grave M. Bourget cita ces deux vers sans frémir, quand il reçut M. Donnay à l'Académie Française.

faut pas s'y tromper — une manière de génie ». C'était, vous l'avouerez, payer royalement sa tournée. Voyez-vous : il reste toujours quelque chose des éducations de prince !

*
* *

Prince de Montmartre, de par la *Danse du cœur*, *Phryné*, *Eux*, Maurice Donnay ne devait pas tarder à devenir roi du Boulevard. Il était de ceux qui avancent au choix et non à l'ancienneté. Le choix fut justifié par *Lysistrata*. La pièce était charmante et elle l'est encore. Dès le prologue on se regardait ravi :

Ce n'est pas une tragédie :
Remettez-vous d'un tel émoi
Encor moins une parodie.
. . . . . .
Pourquoi Charybde, tragédie,
Si près de Scylla, parodie.

Puis l'auteur nous avertissait :

Les Grecs faisaient des à-peu-près,
Par conséquent tenez-vous prêts,
Car vous en entendrez peut-être.
. . . . . .
L'auteur ne vous prend pas en traître :
Il vient alarmer vos pudeurs,.
Salut à vous, bons entendeurs !

Il vous prévient en sa clémence,
Pendant qu'il en est temps encor.
Je vois que personne ne sort
Je vais dire que l'on commence.

Comme on avait raison de ne pas sortir ! On allait entendre Dracès nous parler — quelle horreur ! — des Scythes pittoresques ; Lysistrata développer contre la guerre ces arguments irrésistibles auxquels devrait bien songer M. d'Estournelles de Constant. Lampito, « femme au tempérament excessif », allait communiquer un peu de l'ardeur dont elle est embrasée au brave général Agathos. Ce militaire, pour et par l'amour de Lysistrata, allait connaître une métamorphose plus flatteuse que celle que subirent les compagnons d'Ulysse. Car, n'est-ce pas ? il est bien un lyrique exquis, celui qui s'exprime en ces termes :

Il (1) n'a jamais brillé d'un éclat plus intense
Et plus calme. Regarde ; il nous fait un chemin
Jusqu'aux portes du temple, un chemin de lumière;
Chacun de ses rayons est un sourire bleu...
Oh ! viens, car c'est l'heure où les nymphes décoiffées
Sur les gazons soyeux se donnent aux sylvains.
Au fond des bois épais leurs beaux couples nocturnes
Echangent des regards et des mots prometteurs,
Et d'amoureuses fleurs, comme de frêles urnes,
Dans la nuit attendrie épandent leurs senteurs.

(1) Le croissant lunaire.

Entre deux boutades, Eironès, qui écrivit la *Vie de Zeus* (« il ne l'a pas nié, il l'a ironié, ») allait nous donner cette jolie définition de la philosophie : « La philosophie doit être une science souriante et fleurie. Je la comparerais volontiers à un ruisseau aux ondes claires, roulant entre deux rives gazonnées. Le philosophe est sur une rive, et ce qu'il veut démontrer est sur l'autre, et pour traverser le ruisseau, son esprit subtil et léger saute sur des pierres blanches convenablement espacées. Tel un jeune pâtre poursuivant son amante. » Chez la courtisane Salabaccha, — une Fantine sans Cosette — allait s'élever, en l'honneur de Cypris, une chanson ailée, sur le rythme même de la chanson de Fantine. (Vous savez : Les bleuets sont bleus, les roses sont roses.) C'est la chanson de Myrtale :

Ainsi que les flots que l'écume argente,
Qu'ils soient noirs ou bleus, gris ou violets,
Ou bien verts avec de pervers reflets,
Les yeux sont pareils à la mer changeante.

Et pareils à la vague paresseuse,
Qui suit son chemin rythmé sous le vent,
Les seins se baissant et se soulevant
Ont le rythme lent de la mer berceuse...

J'ai un peu insisté sur *Lysistrata,* mais c'est que, dans cette adaptation si libre de la célèbre pièce

d'Aristophane, M. Donnay avait trouvé le moyen de mettre en valeur tout ce qu'il y a en lui de personnel et d'original. Il est déjà là tout entier, avec son lyrisme, ses « féroceries » comme en dira plus tard Yorick Lambert, sa verve qui s'amuse d'elle-même. Il n'y a que le sentimental qui n'a pas osé s'essuyer les yeux devant le railleur d'Athènes. — Eh ! Gavroche a sa pudeur — Bah ! Gavroche fera bientôt connaissance avec Fortunio. En attendant que les deux amis montrent leur cœur aux passants, Gavroche-Donnay leur montre son esprit.

« Ce n'est pas difficile d'avoir de l'esprit quand on dit tout ce qui vous passe par la tête, » déclare Gotte dans la *Douloureuse*. Il est certain que Donnay dit à peu près tout ce qui lui passe par la tête (1). Mais tout de même, il lui passe par la tête, à peu d'exceptions près, des choses que ses confrères voudraient bien voir aussi passer par la leur. Que voulez-vous ? c'est peut-être triste pour quelques-uns, mais Donnay a de l'esprit, il a même toutes les sortes d'esprit. A l'occasion, il est un

(1) Ecoutez, par exemple, ce dialogue entre Du Tremble et Mme Sureau, dans la *Douloureuse* :

— Je l'ai deviné votre état d'âme : il était assez visible
— C'est votre faute. Et puis, on n'est pas des Zouaves.

polémiste redoutable. Je n'en veux pour preuve que ces quelques mots à l'adresse d'un homme considérable, M. Max Nordau, qui s'était jugé visé dans le *Retour de Jérusalem :* « Il répond a quelques grains de poivre par de longs chapelets de saucisses ». Or, nous sommes ainsi faits, en France, qu'une pareille boutade aura pour nous toujours raison du plus éloquent discours. L'esprit abonde — je ne me déciderai jamais à écrire : surabonde — dans les pièces de Donnay. D'ores et déjà, émettons cet axiome : « On peut aller à ces pièces comme on va à la Brasserie universelle : pour les hors-d'œuvre. »

*
* *

Est-ce à dire qu'on n'y trouve que des hors-d'œuvre, au sel, au poivre, aux piments, et que le plat de résistance y fasse défaut ? Non, dès *Amants*, Donnay sut nous prouver qu'il avait trouvé son « chemin de Dumas » (le mot est de Bourget) et aussi son chemin de Racine. Le plus autorisé des Racinistes, M. Jules Lemaître, a pu judicieusement rappeler Bérénice à propos de Claudine Rozay. Mais Claudine est une Bérénice de qui Jeanne Granier est l'interprête-type : c'est dire qu'elle est de notre temps, de notre Paris et que, de la loi

chrétienne, elle a surtout retenu que le juste pêche sept fois par jour, ce qui est, du reste, pour lui très flatteur et lui vaut la noire envie des injustes qui ne peuvent en faire autant. Vétheuil, l'amant de Claudine, est un juste (c'est Guitry, quoi !) et je lui en fais tous mes compliments. Une parcelle du pouvoir infini de la nature est en lui. Nous devons savoir gré à Claudine et à Vétheuil d'avoir eu, à une époque où les Athéniens sont rares, l'intuition de l'inexorable anankê des Grecs : « Il y a des forces fatales qui accrochent les êtres l'un à l'autre et la fatalité est la vieille loi du monde. Seulement, les moralistes ne peuvent pas le dire, parcequ'alors, l'humanité s'effarerait. »

Ne nous effarons pas et constatons que la tromperie et le mensonge, en un mot l'adultère — paré, poudré, musqué, en voiles et sans voiles, mais en beauté, quoi ! — sont de ces lois inéluctables auxquelles obéissent la plupart des personnages de Donnay. A côté de femmes exquises, il en est de qui, au point de vue moral, l'on pourrait dire, avec plus de raison qu'à Madeleine Jadain, qu'elles « ont poussé comme des salades ! » (Heureusement que, depuis Dioclétien, nous savons qu'on peut prendre plaisir à voir pousser des salades, surtout quand c'est le jardinier Donnay qui les arrose). Claudine, qui est parmi les meilleures, trompe son

rotecteur Ruyseux avec Vétheuil. C'est relative-
nent honnête, car, comme le dit Sembré : « C'est
ne pauvre mathématique que celle où l'on n'a
résoudre que des règles de trois ».

Etre deux seulement ? Vous voulez rire ! Son-
ez à ce dialogue entre Juliette et Andrée Dain-
ourt, dans le *Retour de Jérusalem :*

– La vie est un voyage
– Qu'on ne fait bien qu'à deux
– Pourvu que le deuxième ne soit pas toujours le même.

Ou encore à ces confidences qu'échangent, dans
Affranchie, Listel et Pierre Létang, — devant la
noire verte du grand Canal, en plein cœur de
'enise, les misérables :

— Quand on est deux, on est toujours trois.
— Ah ! que le bonheur est impair !

Un vieil adage latin nous a appris que Dieu se
jouissait du nombre impair. Le nombre impair,
est l'adultère, et l'adultère c'est la recherche de
volupté. Ce n'est pas pour rien qu'un critique
- M. Paul Flat — a appelé Donnay l'Enfant de
olupté. — Le mot est juste autant que spiri-
el. Si la volupté semble ne fleurir qu'au rosier
ı voisin, pourquoi en vouloir aux roses qui sont,
mme chacun sait, les fleurs de Cypris ? L'en-
nt se plait dans la volupté, la volupté dans

l'adultère, et voilà pourquoi Vetheuil, Lamberthie, Julien Versannes, Jean Raidzell, Antonia de Moldère, Nelly Sandral, etc,, ne sont ni muets ni muettes.

*
* *

Sommes-nous assez loin du « Chemin de Dumas » ? Mais non puisque nous venons de parler d'adultère, et que nous allons voir la « thèse » dans le théâtre de Donnay. Tout d'abord, nous remarquerons qu'il ne faut pas demander à l'auteur de l'*Affranchie* cette dialectique serrée qui nous conduit d'un non à un oui par les plus rigoureuses déductions. Cet ingénieur n'a pas, au tableau noir, la sûreté de logique que nous serions en droit d'attendre de lui. Dans le théâtre contemporain, c'est Maurice Donnay qui sort de l'Ecole Centrale, mais c'est Paul Hervieu, de culture surtout littéraire et juridique, qui est le mathématicien. Dans les premiers actes de ses œuvres, Donnay sait — et avec quel brio ! — exposer une situation, mais il n'arrive pas toujours à imposer à son théorème la consécration suprême, ce définitif C. Q. F. D. qui, pour parler comme à Montmartre, pourrait « en boucher un coin » à M. Henri Poincaré lui-même. Morins et l'abbé Bloquin, en mêlant leurs lumières, n'arrivent pas

à donner la raison profonde de ce titre : le *Torrent*. Pour l'*Affranchie* comme pour le *Torrent*, l'atmosphère propre au symbole manque et, d'autre part, l'explication de Roger Dembrun ne satisfait pas complètement notre cerveau de Latins épris de clarté. Dans la *Douloureuse*, la thèse est posée avec une netteté parfaite :

PHILIPPE LAMBERTHIE : « — En sentiment comme en chimie, il y a un principe que je crois vrai : c'est que rien ne se crée, rien ne se perd. De sorte que, lorsque nous avons faibli, il arrive toujours un moment où, sous forme de souffrance, de ruine, de maladie, nous payons l'addition ».

ANDRÉ. — La Douloureuse.

PHILIPPE. — Oui, la Douloureuse, c'est le mot exact dans la plupart des cas ».

Rien de plus précis. Seulement, nous ne voyons pas comment Hélène, pour avoir eu un premier amant et Philippe pour avoir trompé Hélène avec Gotte des Trembles, payent la Douloureuse, puisqu'ils se retrouvent, amants heureux, tout frais de l'eau lustrale du pardon réciproque, dans le décor exquis du Cap Martin, au milieu des lentisques et des menthes qui dominent la mer céruléenne. Franchement, l'addition n'a pas été trop douloureuse pour eux. Ils ont dû marchander et obtenir ainsi un rabais de grand Patron. *Paraître*, avec, en chaire, le

délicieux baron Bouif nous offrait une homélie qui devait convertir les snobs les plus endurcis —. Pourquoi, à la fin de l'œuvre, ce coup de pistolet, fait pour troubler tout de même un peu plus qu'un bouchon de champagne qui saute, un orateur sacré et ses ouailles.

Soyons sérieux. Aussi bien, voici des pièces qui, pour les hors-d'œuvre, ne valent peut-être, ni *Lysistrata*, ni *Amants*, ni la *Douloureuse*, ni le *Torrent*, ni l'*Affranchie*, ni *Education de prince*, mais quis ont plus solidement construites et se prêtent mieux aux considérations des critiques, plus épris d'architecture que de sculpture de détails. Deux de ces pièces : *la Clairière* et *Oiseaux de passage* ont été écrites en collaboration avec Lucien Descaves, un lutteur qui a « trempé des soupes » aux féroces et qui en a trempé aussi, — mais d'une autre sorte : au pain blanc et au bon bouillon — pour les doux et les vaincus de la vie ; un bourru qui cache sous une enveloppe rugueuse la plus riche sensibilité ! Tenez, je suis sûr qu'il est de lui, de l'auteur des *Emmurés*, ce mot du docteur Alleyrac, dans la Clairière : « Quand le médecin est appelé auprès d'un enfant, n'est-ce pas d'abord aux parents qu'il doit donner ses soins ? »

La *Clairière* est l'histoire d'une expérience communiste, à notre époque. De braves gens se

sont réunis dans une propriété qui leur a été léguée par un capitaliste généreux, et peut-être narquois. Si l'expérience avorte, malgré la conviction et l'honnêteté d'un Rouffieu, la chaleur et l'esprit d'un Collonge (un esprit, entre parenthèses, qui est d'une autre qualité que celui de sa corporation... ou alors il faut engager nos auteurs dramatiques à manier la varlope) : malgré la noblesse d'âme, le don complet de soi, d'une Hélène Souriau ou d'une Jeanne Alleyrac ; si, dis-je, parce que, moralement et intellectuellement, il y a trop de différences entre les divers habitants de la colonie, l'expérience avorte, il n'en est pas moins vrai que « Rouffieu a ouvert de petites clairières dans les bois environnants ».

Dans *Oiseaux de passage*, les auteurs ont marqué, avec des traits fins, qui n'excluent pas la netteté, l'incompatibilité qui existe entre certain idéalisme farouche, tel que peut le concevoir un cerveau slave, et les habitudes françaises dans un milieu de bourgeoisie honnête, même généreuse, mais accoutumée depuis longtemps aux transactions entre l'absolu et les contingences.

Pour un Lafarge, une Tatiana est « la fourmi à qui l'on prête et c'est là son moindre défaut ». Malgré l'effort touchant de Julien, de sa mère, de son père d'une part, et de Véra Levanoff de l'autre,

il n'y a, entre ces représentants de deux races différentes, ni communion d'esprit, ni même réelle communion de cœur. Les oiseaux de passage ne frayent pas avec les oiseaux de volière. « Ah ! mes vagabonds, je les entends qui m'appellent ! » Imaginez ce cri dans un salon parisien. Véra le pousse bien dans le salon des Lafarge, mais c'est au moment de l'envol définitif.

*
* *

Avec le *Retour de Jérusalem*, M. Maurice Donnay allait aborder le conflit entre deux races, deux mentalités. On a reproché à sa pièce d'avoir des tendances antisémites. Antisémite, antiprotestant, anticatholique, les vilains mots ! les méchantes choses ! Je ne vois pas bien un homme qui a reçu des leçons d'Eironès dans cette attitude de sectaire. Il doit savoir que l'étude de ces questions de race demande infiniment de tact et de mesure. D'abord, qui donc est sûr de la pureté de sa race ? Tout récemment encore, M. Maurice Barrès, dans *Greco ou le Secret de Tolède*, nous rappelait le *Tizon*, ce pamphlet du cardinal Francesco Mendoza, Y Bovadil qui, dans toutes les grandes familles de la catholique Espagne, découvre une tache de sang maure ou juif. Le cardinal « à tous ces grands

lignages fait voir leurs sambenitos et sur ces fronts orgueilleux pose la cendre de son tison », dit magnifiquement l'auteur des *Déracinés*.

M. Donnay s'est défendu d'avoir fait de l'antisémitisme. Il insiste sur ce fait qu'un de ses héros, le juif Lazare Hœndelssohn, est un homme remarquable, vraiment digne de tous les respects. Il écrit dans sa préface : « Si les juifs sont opprimés en d'autres pays, et nous le déplorons, ils ne le sont pas chez nous, et tant mieux, mille fois tant mieux ». Seulement, il observe le désaccord entre les deux mentalités et les deux manières de sentir de la juive Judith et de son amant Michel Aubier, qui est de race, sinon de foi, chrétienne. Un court dialogue suffit pour marquer la dissonance : « Il ne faut pas, déclare Judith, mêler les idées et les sentiments. — Ils ne se mêlent pas en toi, répond Michel, ils se mêlent en moi ». C'est tout, et c'est l'essentiel. La fusion s'opérera-t-elle entre d'autres Judith et d'autres Michel ? « Elle n'est pas impossible, mais l'esprit de domination sera un mauvais moyen d'arriver à cette fusion, tant qu'il existera des esprits indépendants, en révolte contre toute puissance occulte ou découverte, contre toute tyrannie cléricale, franc-maçonnique ou judaïque » (1).

(1) Préface du *Retour de Jérusalem*.

On ne saurait mieux dire : Il semble que tout homme soit tenu de faire partie d'un bloc, de droite ou de gauche. On vous oblige à avoir des opinions de groupe, mais on vous interdit les opinions individuelles, et cela à une époque ou M. Renan nous a appris toute la valeur de la nuance. Et bien ! non. Nous sommes encore quelques-uns qui voulons avoir le droit d'admirer à la fois le juif Henri Heine et le catholique Balzac, Anatole France et Barrès ; de vanter l'intelligence d'un Faguet en même temps que celle d'un Max Nordau, de trouver, nous, républicains jusqu'aux moëlles, que Jules Lemaître, quoique monarchiste (1), a tout de même bien du talent. — Est-ce là demander l'impossible ? Alors, vive l'impossible ! Aussi bien est-ce sur la Chimère qu'on fait les plus beaux voyages.

*
* *

Qui se serait douté que le théâtre de l'auteur de *Lysistrata* pouvait donner lieu à une profession

(1) Bien que ce ne soit pas qu'en Silistrie « que les amis de l'ordre organisent des manifestations tumultueuses » on peut, pour calmer de légitimes appréhensions, rappeler que le Ronceval d'*Education de Prince*, celui qui « prépare de jeunes princes pour la royauté », n'a pas souvent d'élèves reçus.

de foi ? Après tout, je la complète, en déclarant que j'ai foi en l'œuvre de Donnay. Voici pourquoi :

Il existe, dans notre littérature, un théâtre à part, à la fois tendre et souriant. Le cœur n'y nuit pas à l'esprit, l'esprit n'y nuit pas au cœur. Le rêve y fait bon ménage avec la réalité. C'est un théâtre de poète, le seul qui, tout en gardant la saveur de notre terre de France, s'apparente aux divines fantaisies shakespeariennes. C'est, en un mot, l'adorable théâtre de Musset, — ce Musset honni et conspué par les Parnassiens. Or, ce théâtre, ému et spirituel, parfois frais comme une joue d'enfant, parfois désabusé comme l'expérience d'un vieillard, je le retrouve chez Maurice Donnay. Voyez-vous : le vrai, le bon Donnay, n'est pas l'auteur des pièces à thèses : c'est celui qui a vécu, qui a aimé, qui a pleuré, qui a souri et qui s'est souvenu. C'est celui qui ne se guinde pas, celui qui s'abandonne à son génie naturel, qui obéit à son don de charmeur, celui qui laisse librement couler son cœur et son esprit. Donnay est délicieux dès qu'il n'est pas doctrinaire : qu'il soit le fantaisiste de *Lysistrata*, d'*Education de prince*, du 1er acte de *Paraître* ou l'amoureux d'*Amants*, de l'*Autre Danger* et de la *Patronne*. Racine, avant *Esther*, aurait peut-être aimé comme ses filles, — sinon légi-

times, du moins naturelles — une Claudine Rozay, une Valentine Lambert, une Hélène Ardan, une Nelly Sandral et surtout Claire Jadain et la Juliette de l'*Affranchie*. En tout cas, Musset les aurait adorées... au moins pendant huit jours. *Amen, Amen dico vobis* ! Il y a du Musset chez Maurice Donnay. Les deux poètes ne fréquentaient pas le même café, (l'un allait à la *Régence* et l'autre au *Chat Noir*, à 50 ans d'intervalles), mais ils se sont rencontrés tout de même. Réflexion faite, ce doit être dans un café, mais un café de rêve — et c'est Ariel qui s'est penché sur leur commune soif.

ANATOLE FRANCE

M. ANATOLE FRANCE

M. Bergeret était cocu. Sa femme, pour le tromper, s'était, par une délicate attention, adressé, non à un être rude et fruste, mais à un jeune homme docte, quoique râblé, qui avait demandé à M. Bergeret lui-même de l'aider à découvrir toute la beauté éparse sous la cendre latine et la poussière grecque. M. Roux était le nom de cet élève à la fois studieux et trapu. C'était évidemment le côté studieux qu'avait voulu récompenser en lui la mûre et estimable Mme Bergeret. La récompense avait été donnée presque familièrement, sous la protection d'un mannequin d'osier, sorte de dieu lare presque aussi narquois qu'indulgent.

M. Bergeret était cocu. Quand il connut sa bonne fortune — car elle lui apparut sous une cou-

leur où le rose éteignait le jaune — il abandonna, avec une dignité qui n'avait toutefois rien d'altier, le domicile conjugal et alla vivre avec sa fille Pauline, jeune personne de visage médiocre, mais d'âme délicieusement parée. La vie s'écoulait très douce, de plus en plus parfumée d'études pleines de fleurs et de loisirs pleins de fruits, pour l'éminent professeur. Les abeilles ne se lassaient pas de venir distiller leur miel sur ses lèvres. M. Bergeret et son confident, M. Anatole France, faisaient assaut de sagacité, de pénétration, de bon sens lumineux. Les lieux communs, les préjugés, les sottises, toutes ces lanternes dont s'éclaire la pauvre humanité, reprenaient, grâce à eux, leur exacte forme de vessies. Les vérités de tout ordre découlaient de leur bouche comme l'eau fraîche d'une fontaine sans cesse jaillissante.

Mais, à ce jeu preque divin, les deux augures apportaient une bonne grâce souriante. Ils vêtaient d'on on ne sait quelle gaze de sérénité certaines vérités d'aspect dur, qui, bien qu'au sortir du puits, ne gagnent pas à être vues dans leur nudité. Même du point de vue de Sirius, leurs propos pouvaient paraître dégagés de ce limon terrestre qui fait poids et empêche les pensers ingénieux de voler librement dans l'éther. Non seulement leurs imaginations, mais encore leurs simples constatations

avaient des ailes. La fête était perpétuelle pour ceux qui assistaient à cet envol. Les orateurs, eux, restaient calmes, mesurés, se gardant de tout éclat de voix comme d'une inconvenance.

C'est alors qu'éclata l'affaire. Les Trublions descendirent dans la rue. A la confusion de ceux de la Ménippée, le XVIe siècle ressuscita quelques-uns de ses ligueurs.

Mme de Gromance leur fut courtoise et son cerveau de mésange, — oiseau joli et cruel — s'accommoda de leur mentalité. Les ligueurs parlaient de « décerveler » et ceci n'est pas, les naturalistes nous l'ont appris, pour effaroucher une mésange. MM. Bergeret et Anatole France, eux, furent offusqués. Ils comprirent que la vérité ne peut toujours s'épandre en l'ample lit d'un fleuve et qu'elle est parfois obligée de bondir en cascades, à travers les rocs, comme un torrent déchaîné. M. Bergeret et M. Anatole France voulaient-ils suivre la vérité même en une course désordonnée ? Les rocs aigus et coupants ne les effrairaient-ils pas ? Leurs oreilles, accoutumées aux dialogues de Platon, aux vers d'Homère et d'Euripide, à la suavité virgilienne, pourraient-elles supporter les clameurs barbares des Trublions ?

M. Bergeret, homme de paix et de bonne volonté, se résolut probablement à confesser la nou-

velle foi à sa fille Pauline et peut-être même à son appariteur. Mais ce dernier ne dut pas agréer des raisonnements enchaînés avec méthode : les affirmations catégoriques, sans explication, tranchantes comme un couperet, des Trublions satisfaisaient sans doute beaucoup mieux, en lui, ce besoin de croire *quia absurdum*, qui est au fond de tout être simple.

M. Anatole France, lui, n'hésita pas à partir en guerre, à « se croiser » pour la vérité, non pas — il l'a dit plus tard — « pour la vérité philosophique, objet de nos éternelles disputes, mais pour cette vérité morale que nous pouvons tous saisir parce-qu'elle est relative, sensible. conforme à notre nature et si proche de nous qu'un enfant peut la saisir de la main ».

L'auteur de *Thaïs* se jeta dans la mêlée avec l'ardeur, l'impétuosité d'un jeune Mars. Sans masque, sans cotte de mailles, il courut sus aux partisans de l'arbitraire et leur porta de terribles coups. Lui, bien qu'il n'eût qu'une frêle plume comme outil de combat, demeura invulnérable. Olivier et Roland, dans leur lutte épique, sentirent la fatigue et firent trêve pour boire un peu de ce vin « qu'aima le grand Pompée et que Tournon récolte aux flancs de son vieux mont ». M. Anatole France demeura des jours et des jours sur la brêche, sans jamais se

lasser. Ce poète, cet érudit à la grâce nonchalante, trouvait à sa disposition des nerfs et des muscles d'acier. La voix de ce doux devint âpre et mordante. Ce Pyrrhonien connut les colères généreuses d'un apôtre. Ce fût une transfiguration.

On eût dit qu'un esprit saint, de sa langue de feu, avait effleuré sa bouche pour lui communiquer le don de l'éloquence. Il savait persuader et charmer ; il apprit à émouvoir. On eut la surprise d'entendre cet ironiste clamer, ainsi qu'un enfant ingénu, des actes de foi. Décidément, même à notre époque, la foi opère toujours des miracles, car c'est bien à elle qu'est dû celui de la *Transfiguration de N. S. Anatole France.*

*
* *

L'auteur de *Balthasar* me reprocherait de parler de miracle à son sujet. Il me conseillerait de chercher à son cas une explication naturelle. Il en est une en effet. Il n'y a pas eu, à proprement parler, une Transfiguration de N. S. Anatole France. Nos yeux n'avaient pas su voir. L'ironiste nous avait caché l'enthousiaste, mais cet enthousiaste a toujours existé, par ce fait seul que l'auteur des *Noces Corinthiennes* est un grand artiste. Or, on n'est pas un artiste quand on demeure toujours impertur-

bable ; quand certains afflux du dehors ne soulèvent pas en vous des vagues profondes. On peut se croire impassible en ciselant la garde d'une épée ; quand on est un Cellini, on éprouve le besoin, à certains moments, de mettre cette épée au clair. Du monde extérieur comme du monde moral partent des étincelles, au contact desquelles une âme d'artiste ne saurait ne pas s'embraser. La flamme brule, l'âme se consume. C'est la rançon de l'artiste.

*
* *

La flamme brûla. Ce fut le temps de l'admirable discours de Tréguier, de la préface aux discours de M. Combes et l'on put craindre un instant que la politique ne ravît Anatole France à la littérature. Le grand écrivain voulut même faire un voyage en Utopie (voir la dernière partie de *Sur la Pierre blanche*). Ce ne fut pas le plus heureux voyage de cet enchanteur. Pendant qu'il témoignait la plus généreuse pitié à Crainquebille, il ne dissimulait pas son mépris pour tout le reste de l'humanité. Certes, il est juste de préférer Crainquebille aux grands pingouins « à la peau blanche et au poil roux » qui prennent les champs des petits pingouins brûlés de soleil. Les grands pingouins

se soucient peu des vérités primordiales et il ne « faut pas tenter de les éclairer, car ils croiraient que vous insultez leurs croyances ».

Quelques pingouins, qui avaient été servis suivant leur grade, crièrent donc. Ils se plaignirent de l'acidité et du mordant d'un homme en qui ils avaient toujours voulu voir plutôt un charmeur qu'un penseur. Ils ne l'avaient donc pas bien lu ? Comme nous, qui n'avions pas vu l'enthousiaste chez l'auteur de la *Rôtisserie*, ils n'avaient donc pas vu le rationaliste et le païen dès les *Noces Corinthiennes* et *le Crime de Sylvestre Bonnard ?*

Ce fut le rationaliste qui voulut donner une explication naturelle de Jeanne d'Arc. On sait les réserves qu'inspira la thèse d'Anatole France à MM. Gabriel Monod, Luchaire, Salomon Reinach, Lefèvre-Pontalis, de Wyzewa. M. Esmein, discutant le livre de M. Andrew Lang, sur Jeanne d'Arc, émettait l'opinion (1) que la bonne Lorraine « pour être naturelle n'en est pas moins grande », mais tel n'était pas l'avis de M. Edouard Schuré. Cet écrivain de grand talent (2) conseilla même à Anatole France de mettre une belette dans ses armes : « A chacun sa nature et son rôle, ajoute

(1) *Revue historique* de Septembre-Octobre 1909.

(2) *Revue bleue* du 20 novembre 1909.

M. Schuré. Les destructeurs ont leur place et leur utilité dans la grande économie de la nature. Les belettes ont aussi leur grâce et leur fonction. Seulement, ne leur permettons pas de dévorer les colombes, c'est-à-dire de tuer dans le cœur de la jeunesse le culte des héros et l'amour de notre héroïne nationale. Car ce culte représente l'avenir de la race et l'âme de la nation ».

*
* *

Il est probable qu'Anatole France déférera au désir exprimé par M. Edouard Schuré et qu'il priera son peintre héraldiste de faire le nécessaire. En attendant, il vient d'accomplir quelques œuvres pies : il a revisé le procès de la Barbe-Bleue (1), restitué à Saint-Nicolas, évêque de Trinqueballe-en-Vervignole, un miracle attribué à Saint-Nicolas, évêque de Myre-en-Lycie et fait ce conte de la *Chemise* où se marque si bien sa parenté avec Voltaire. Car il est le parent de Voltaire comme aussi de M. Renan. Ainsi que ce dernier, il n'a pas tenu compte du conseil de Jehudah Halevy, que nous rappelle Zangwill, dans *Joseph le Rêveur* : « Ne t'approche point de la sagesse grecque ». Mais

(1) *Les sept femmes de la Barbe-Bleue.*

M. Renan, tout imprégné qu'il fût, de sagesse grecque, était un esprit profondément religieux, tandis qu'Anatole France, nourri de fleurs qu'on ne trouve que dans l'Afrique, est avant tout rationaliste et païen, aussi bien, je le répète, dans les *Noces Corinthiennes* que lorsqu'il conte l'histoire de St-Satyre. C'est lui, le païen, qui parle par la bouche de Paphnuce : « Dieu, le ciel, tout cela n'est rien. Il n'y a de vrai que la vie de la terre et l'amour des êtres. » Seulement, pour bien le juger, il faut se rappeler ceci : Cet ironique a su cueillir toute la naïveté éparse dans l'humanité ; ce sceptique a su faire aimer la foi ; cet homme docte a dit tout le charme de l'ignorance ; ce dilettante a fait le plus ravissant éloge de la simplicité d'esprit. L'ingénuité et la candeur d'un François d'Assise ont parlé à l'âme de ce compliqué. Songez que ce Voltairien s'est parfois reposé l'esprit en lisant la *Légende dorée* avec Sylvestre Bonnard ou en récitant l'admirable prière franciscaine : « *Arundines meæ sorores* ». Personne, sauf peut-être M. Renan, n'a eu plus que lui le goût de la nuance, le sens du sourire. Pour nous en assurer, reprenons ses premiers livres.

*
* *

Quelques critiques ont insinué que les romans de M. Anatole France n'étaient pas, à proprement parler, des romans. C'est là un distinguo subtil, mais auquel le lecteur charmé prête peu d'attention. Il est néanmoins indiscutable que, dans tous ses livres, M. Anatole France nous fait bénéficier de son éruditon si sûre et si variée. Il a butiné sur des fleurs délicieuses un miel qui est exquis. Il nous offre ce miel que nous savourons ; franchement, que pouvons-nous demander de plus ? L'ignorance n'est pas, comme on pourrait le croire, une des vertus essentielles de l'écrivain. Il ne suffit pas de dédaigner les livres d'antan pour faire des chefs-d'œuvre.

M. Anatole France a aimé les vieux livres et écrit des chefs-d'œuvre : par exemple, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Thaïs*, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* et la série des Bergeret. Voyez l'histoire de Sylvestre Bonnard, archiviste paléographe, docte hagiographe et membre de l'Institut. Elle est d'une trame légère, aux fines et délicates broderies. C'est par le détail qu'elle vaut. Les deux épisodes qui forment le livre : *la Bûche* et *la Fille de Clémentine* racontés par un autre seraient peut-

être insignifiants. Sous la plume de M. Anatole France, ils sont exquis ; on ne voudrait ni en retrancher ni y ajouter une ligne.

Thaïs est un poème en prose, le plus pur peut-être qui ait été écrit dans notre langue : Paphnuce, abbé d'Antinoé, était un de ces moines « qui avaient renoncé à la beauté des choses et qui consumaient leurs jours dans l'ascétisme et la contemplation ». Il faisait partie de ce groupe d'anachorètes « qui portaient le cilice et la cuculle et qui estimaient que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulcères et les plaies. » Autrefois, à Alexandrie, quand il partageait l'erreur commune à son siècle, Paphnuce avait presque aimé l'hétaïre Thaïs. Il avait toutefois été arrêté au seuil de la courtisane par la timidité naturelle à l'extrême jeunesse et par la peur de se voir repoussé faute d'argent. « Dieu, dans sa miséricorde, avait pris ces deux moyens pour le sauver d'un grand crime. » Tout l'art de M. Anatole France, avec ses nuances, ses retours d'esprit ironiques est là, dans ces commentaires.

Paphnuce dans sa solitude est hanté par l'image de Thaïs, et la créature d'amour lui apparaît « mollement couchée sur un lit d'hyacinthe, la tête renversée, les narines frémissantes, la bouche entr'ouverte, la poitrine en fleurs et les bras frais

comme deux ruisseaux ». Et, à cette vue, Paphnuce se frappe la poitrine et dit : « Je te prends à témoin, mon Dieu, que je considère la laideur de mon péché... » Vous voyez sourire M. Anatole France, n'est-ce pas ?

Thaïs est une trop jolie pécheresse pour que Paphnuce n'essaye pas de la sauver. Le moine charitable part pour Alexandrie, dont Thaïs est la belle Impéria. Un ancien ami de Paphnuce, Nicias, lui donne de l'or et de somptueux vêtements. Hein ! quel ami rare ! et comme l'anachorète doit le chérir ! Eh bien non, car Nicias a autrefois obtenu les faveurs de Thaïs. « Et il semblait à Paphnuce que pécher avec cette femme, c'était pécher plus détestablement qu'avec toute autre. » — Est-il possible de peindre plus sobrement une jalousie qui s'ignore ?

L'éloquence un peu fruste de Paphnuce produit une profonde impression sur Thaïs, qui, du reste, a déjà reçu le baptême. La chère créature d'amour mène le solitaire dans le monde. Ce sauvage s'y tient convenablement, bien qu'il se trouve face à face avec des sceptiques, des stoïciens, des épicuriens et même des aryens, qui, pour la plupart, ont interrogé les papyrus et n'ont pu obtenir d'eux le secret de tout. Paphnuce se soucie peu des papyrus. Ah ! c'est qu'il est l'inspiré, lui ! celui qui

a les divines intuitions. Et il le prouve en faisant brûler les fines statuettes, les riches tapis et les tentures fleuries, les lyres et les théorbes, tous les ouvrages précieux qui ornaient la maison de Thaïs, et il conduit la courtisane, vêtue d'une misérable tunique, dans une de ces cellules blanches sur lesquelles la vénérable Albine étend sa pieuse autorité.

Mais hélas ! ce n'est pas en vain que l'homme le plus austère se frotte à l'Eve éternelle. Samson a-t-il pu résister à Dalila ? Le bon Paphnuce, retourné au désert, songe aux chaudes voluptés, aux subtils baisers, aux caresses savantes. C'est, après Phèdre, Vénus tout entière à sa proie attachée. Il se mortifie ; il monte sur une stèle et y vit en martyr de tous les instants, mais, là encore, il est le jouet de Satan. Le démon de la chair est en lui, la flamme de l'amour le brûle. Il descend de sa stèle, et une voix lui dit d'aimer. C'est en vain qu'il va demander à Antoine comment on résiste à la tentation. Le désir est plus fort que tout. Et lorsque le pauvre possédé apprend, par Paul le Simple, que Thaïs, sanctifiée, va rendre le dernier soupir, il accourt vers elle. Il se penche sur le lit où agonise agréablement celle qui a su se refaire une virginité et il lui dit : « Je t'ai trompée, je n'étais qu'un fou misérable. Dieu, le ciel, tout cela

n'est rien. Il n'y a de vrai que la vie de la terre et l'amour des êtres. » Mais Thaïs voit déjà Dieu et les séraphins, et quand elle meurt, elle est sûre que les anges et les prophètes la recevront au ciel, « les mains pleines de fleurs ».

Par le tour d'esprit, *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* est digne de *Thaïs*, jugez-en :

M. l'Abbé Jérôme Coignard vivait au XVIIe siècle : il avait évidemment tort, car il était fait pour recevoir, à Rosmapamon, la bénédiction de M. Renan. Il sut peser, dans sa délicate balance, les délices du *pour* et les voluptés du *contre*. Il fut rationaliste... sauf en matière de foi. Il goûta, en gourmet, à toutes les douceurs de la vie. Dans sa prime jeunesse, chez l'évêque de Séez, il trouva qu'un lit de foin, partagé avec une accorte servante, valait bien le fauteuil en bois sculpté d'un chanoine. Plus tard, il fit honneur aux succulents rôtis de maître Léonard Ménétrier et au vin frais du *Petit-Bacchus*. Il sut apprécier les pamphlets, venus de Hollande, que recevait le digne libraire Blaizot, comme les trésors que renfermait la bibliothèque de M. d'Astarac. Il eut toujours un baiser, — un baiser d'oncle, au front, presque un baiser de père, — à la disposition d'une femme, lorsque cette femme était jolie comme la juive Jahel ou avenante comme Catherine la Dentellière.

l montra de l'indulgence au petit frère Ange, qui efusait de payer les pots qu'il buvait, « de peur, lisait-il, de manquer à la règle de Saint-François. » Ce prêtre bienveillant adorait certainement les péchés pour l'immense joie qu'il avait à les pardonner. J'ajoute qu'il eut aussi à se pardonner les iens : il le fit en homme juste.

C'est qu'il versa quelquefois le sang, mais c'était quand ce sang pouvait, à la rigueur, être confondu avec le vin répandu dans une nuit d'orgie. Quand l mourut, victime du juif Mosaïde ou d'une salamandre, il emporta l'estime d'un gentilhomme qu'il avait triché au jeu, le souvenir attendri d'une ille qu'il avait aidé à enlever pour le compte d'un autre et la respectueuse affection d'un disciple qui, par sa faute, avait dû quitter Paris pour échapper à a potence. Ce fut, comme vous le voyez, un homme de bien. Aussi son élève, Jacques Tournebroche, fit-il graver, sur la pierre qui recouvrait es cendres, une inscription latine d'un tour élégant, où était retracée la beauté de sa vie, où étaient vantées la finesse de son esprit et l'étendue de ses connaissances, où étaient bénies son indulgence et sa bonté. M. Anatole France lui chanta le *Requiescat in pace* — et nous dîmes tous *Amen*.

Le *Lys rouge* parut marquer une nouvelle manière de l'auteur de *Thaïs*. Le fin sourire que nous

aimions tant chez l'abbé Jérôme Coignard et chez Nicias voltige bien toujours sur les livres de certains comparses du Lys rouge, mais les héros du livre : le sculpteur Dechartre et la comtesse Martin-Bellème ont, dans les yeux, de vrais pleurs d'amour et dans le cœur de vraies larmes de sang. Anatole France, en les évoquant, se montrait à nous comme un poète que peuvent émouvoir ces contingences et ces relativités que trouvent les hommes forts et les faibles femmes qui cherchent l'absolu dans l'amour.

Hélas ! ces contingences et ces relativités ne satisfont point l'idéaliste et le jaloux qu'est Jacques Dechartre. Thérèse Martin-Bellème s'en contenterait, elle qui, oubliant de bonne foi son ancien amant Le Ménil, a cru, en rencontrant Dechartre

Voir venir le messager
Qui lui présente un lys rouge et tel qu'on désire
Mourir de son parfum sitôt qu'on le respire.

Mais non : elle s'est un peu trompée, car elle ne désire mourir que quand elle comprend que tout est fini entre elle et Dechartre. C'est alors seulement que la pauvre femme, comme la vierge chantée par Vivian Bell,

Sent l'âme lui monter aux lèvres et croit voir
Couler sa vie ainsi qu'un ruisseau qui s'épanche
En limpide filet de sa poitrine blanche.

Ne vous apitoyez pas trop sur son sort : ne sont-ils pas des privilégiés de la vie, ceux qui ont respiré, ne fût-ce qu'une fois, le parfum du lys rouge ?

Et puis, pour tout dire : la véritable héroïne du livre n'est pas Thérèse Martin-Bellème : c'est Florence, *sentie* par un Parisien de sang bleu, formé à la beauté par sa ville, qu'il sait l'égale des plus belles ; c'est pour Florence, vue par des yeux qui se sont ouverts à la douceur du jour en face du noble Louvre, qu'on relit ces pages où se mire dans toute sa pureté le ciel toscan.

*
* *

Dès le début de cette étude, nous avons rendu à M. Bergeret l'hommage qui était dû à ce sage, ingénieux, fleuri, abondant, subtil. Il nous a aidé à mieux pénétrer Anatole France. En ce moment, savez-vous ce qu'il me souffle à l'oreille ? « N'êtes-vous pas d'avis, me dit le maître de Riquet, qu'en choisissant ce pseudonyme « France », M. Anatole-François *Thibault* a obéi à quelque merveilleux instinct, à une divination qui tient du miracle ? En effet, tout ce que notre terroir a d'exquis a fleuri en notre glorieux maître, qui est la parure de notre jardin national. La prose française n'a

jamais été modelée par une main plus souple, des doigts plus déliés que les siens. Seulement, on reproche à cet incomparable artiste de penser. »

Oui, Anatole France pense. Depuis la mort de Renan, il domine, avec Tolstoï, la pensée contemporaine. Or, la pensée détruit. On a traité d'anarchiste l'auteur de l'*Ile des Pingouins* ; on a qualifié de désastreuse son influence. Il se peut... Il ne faut pas examiner de trop près les lois et les coutumes. Pour agir, il faut ne pas tout expliquer. Il faut peut-être ne rien expliquer du tout. L'humanité ne saurait se passer de mensonges. Comprendre ? Quand il faut vivre ? Mais ce goût du vrai ce sentiment du juste, cette soif de savoir qui son en nous ? — C'est le malin qui les y a déposés Il ne faut pas penser. La pensée est le plus puissant des dissolvants. — Et il est indéniable qu'Anatole France pense.

Mais ne triomphons pas encore : France, penseur, détruit tout, comme Nietzche, et aboutit a nihilisme. C'est alors que le païen intervient. L vie ruisselle — et Dionysos, en s'y baignant, s'ex tasie devant la splendeur des choses.

PAUL HERVIEU

M. PAUL HERVIEU (1)

Je ne sais pas de carrière plus « réussie » que celle de l'auteur de la *Course du Flambeau*. Il a été président de la Société des Gens de Lettres et président de la Société des Auteurs dramatiques. Il est membre de l'Académie Française et commandeur de la Légion d'honneur. C'est dire qu'il a obtenu la consécration de ses pairs et celle des pouvoirs publics.

D'ordinaire, une pareille réussite comporte — avec, bien entendu, le talent et l'esprit de suite

(1) J'ai analysé ailleurs (*Humbles Essais* livre par livre, pièce par pièce, jusqu'à *Théroigne de Méricourt* inclusivement — l'œuvre complète de M. Paul Hervieu. — Je n'entends donner ici que quelques impressions sur l'homme et sur l'œuvre.

nécessaires —, une habileté qui ne va pas sans quelque concession au goût moyen, sans quelque atteinte à l'intégrité de l'idéal qu'on a pu se former aux jeunes heures d'enthousiasme ; or, il se trouve que M. Paul Hervieu n'a jamais transigé avec sa pensée, que son art est de plus en plus sévère et hautain. Il a parlé, par exemple, en moraliste implacable, du lien d'argent (*L'Armature*) qui enserre l'humanité jusque, parfois, au point de l'étrangler ; de la loi de l'homme impitoyable à la femme ; (*Les Tenailles* et la *Loi de l'homme*) ; des transformations que l'intérêt peut faire subir aux opinions et aux actes dans la conscience qui se croit la plus rigide. (*Connais-toi*). Les vérités, chacun sait que les hommes n'aiment pas beaucoup qu'on les proclame. Par une sorte de grâce d'état, M. Paul Hervieu a su les faire entendre sans nuire à sa carrière, en emportant, de haute lutte, les suffrages de ses contemporains, de ceux-là même qu'il avait placés en face du miroir fidèle et qui n'avaient pas pu ne point s'y reconnaître.

C'est que l'auteur de *Connais-toi* sait ce qu'il veut. Il est avant tout conscient et réfléchi. Dans son remarquable *Portrait psychologique de M. Paul Hervieu*, (Revue de Paris du 1er mai 1902), M. Alfred Binet disait : « Notre auteur nous donne le sentiment d'un être discret, attentif, rentré, sobre

de geste, de voix, de parole et un peu triste... Il montre constamment un désir visible d'atteindre le degré le plus éminent d'exactitude ». M. Binet note même cet aveu de son sujet : « Je suis le contraire de l'improvisateur ; je suis plein de précautions, de scrupules ». C'est grâce à cette conscience supérieure que ses personnages ne sont jamais sacrifiés arbitrairement les uns aux autres. Ils disent toujours ce qu'ils ont à dire. « Chacun donne ses motifs et plaide son droit » (1). Ils agissent ensuite conformément à leur droit et toujours avec une logique souveraine.

*
* *

M. Paul Hervieu, bien qu'il soit né à Neuilly-sur-Seine (2) est de race normande. Son père, originaire de Caen, était parent du poète Malfilâtre.

L'auteur de *Peints par eux-mêmes* et de *l'Armature*, après avoir fait ses études au lycée Condorcet, se fit recevoir licencié en droit. Il passa même le premier examen de doctorat. Il en préparait le second, tout en faisant son stage d'avocat au barreau de Paris, quand il changea de voie et se pré-

(1) A Binet, op. cit.
(2) En 1857.

senta au concours diplomatique. Il fut nommé, à la suite de ce concours, secrétaire d'ambassade.

Mais l'administration — grâces lui en soient rendues ! — ne sut pas garder ce brillant écrivain qui lui aurait fait tant d'honneur.

M. Hervieu est donc de race normande et il a étudié sérieusement le droit. Par suite, nous ne serons pas étonnés de trouver chez lui cette ténacité, cet esprit de suite particuliers aux Normands et aussi cette richesse de ressources pour résoudre une question que développe la pratique du code. Seulement, M. Hervieu saura nous rappeler que l'esprit philosophique du penseur domine en lui l'esprit juridique de l'avocat et que la volonté normande, aux ressorts d'acier, peut, dans ses brusques détentes, hausser une conscience jusqu'à l'abnégation et à l'héroïsme.

L'auteur des *Tenailles* est un être de force, un volontaire qui aime les conflits des volontés, qui les oppose les unes aux autres, les prend, les pousse, sans trève, sans relâche, jusqu'à ce que la plus faible ait faibli devant la plus forte.

Un volontaire est toujours un logicien et il se trouve que la logique est aussi la première qualité d'un auteur dramatique. M. Hervieu la possède au plus haut degré. Dans toutes ses pièces, l'action est conduite à sa conclusion avec une rigueur de

déduction, une sûreté de raisonnement contre esquelles il est impossible de réagir. On est pris, enserré comme dans les rêts solides d'un syllogisme. Cette dialectique, aux mailles souples et résistantes, serait redoutable si celui qui sait la manier l'employait à des œuvres de haine. M. Hervieu, si strict et si probe qu'il soit, obéit surtout à des sentiments de générosité, de justice, de pitié. Sa dialectique, il la dirige contre ce pharisaïsme qui éteint toutes les lumières parce que l'intérêt personnel vit mieux à la nuit qu'au jour ; contre l'égoïsme masculin, la loi du plus fort, les tendances sanguinaires où l'on retrouve quelque chose de la brute ancestrale, les férocités, qui tuent parfois, d'un papotage de salon. La vie lui apparaît comme une chose grave, qui oblige à réfléchir non seulement avant d'agir, mais encore avant de parler. Au cours de cette vie, ceux qui sont impeccables doivent être indulgents ; les forts doivent être doux. Et c'est parce qu'il est lui-même un fort que l'auteur de la *Loi de l'Homme* s'est penché, avec une paternelle tendresse, vers la femme, l'éternelle lessée, frêle et faible, même lorsqu'elle a des allures de révoltée. « L'enfant malade et douze fois impur », que châtiait, en vers vengeurs, Alfred de Vigny ; « la guenon venue du pays de Nod, la femelle de Caïn », que Dumas fils nous adjurait

de tuer, n'existent pas pour lui. M. Paul Hervieu cherche — et il trouve — la responsabilité de l'homme dans les fautes de la femme. Il dénonce certains articles du code comme autant d'instruments de torture qui ne géhennent que la femme et dont l'homme est le Torquemada parfois inconscient, et lorsque cet homme, à qui un long atavisme a fait croire que sa force de mâle, codifiée, constituait un droit inviolable, une charte qu'il était criminel de déchirer, lorsque cet homme veut s'ériger en justicier, M. Paul Hervieu songe avec le marquis de Neste, (V. l'*Enigme*) qu'il est temps que finisse le règne de Caïn.

Ce règne de Caïn, voici longtemps qu'il dure ; voici longtemps que les ruisseaux de sang ont fait une mer rouge. On a tué au nom des dieux, au nom de l'Amour, au nom même de la Fraternité, et ils ont été trop rares, les Vergniaud qui criaient (V. *Théroigne de Méricourt*) : « Les formules sacrées de la liberté, je me refuse, moi, à les chanter au monde, dans l'accompagnement que lui font le bruit du glaive judiciaire, l'éclair des coutelas et le geste du bourreau ! » Les mots, les gestes, les droits même qui peuvent servir à faire souffrir, M. Paul Hervieu les proscrit comme le grand girondin proscrivait le glaive.

*
* *

Mais si l'auteur de l'*Enigme* est généreux, il n'est jamais dupe. On dirait que sa pensée a des pinces, des tenailles de précision pour aller surprendre et saisir les mobiles des actes dans ces coins obscurs du moi où ils se dissimulent si jalousement. Après de patientes et fortes pesées, il arrive à nous faire toucher du doigt ces minuscules ressorts aux fines courbes qui commandent le mouvement de l'horlogerie humaine.

Obligé de nous restreindre, faisons, pour nous en assurer, un choix dans l'œuvre si riche de M. Hervieu et analysons plus longuement son meilleur roman, *l'Armature*, une pièce à tendance comme *les Tenailles*, une tragédie presque classique comme *la Course du Flambeau*, une pièce comme *l'Enigme*, étouffée, bourrée, ramassée, qui vaut surtout au point de vue du théâtre, par l'intérêt grandissant, la sorte d'angoisse qui étreint le spectateur jusqu'au moment où l'épouse coupable se fait connaître.

Commençons par l'*Armature :*

Le monde présente, aux yeux inattentifs, une éblouissante façade. La maison est superbe d'aspect, mais sur quel roc est-elle assise ? M. Paul

Hervieu va nous le dire par la bouche de Tarsul, un des héros de son livre.

« Savez-vous exactement ce que l'on définit par le mot d'armature ?.. On désigne ainsi un assemblage de pièces de métal, destiné à soutenir ou à contenir les parties moins solides, ou lâches, d'un objet déterminé. Eh bien ! pour soutenir la famille, pour contenir la société, pour fournir à tout ce beau monde la rigoureuse tenue que vous lui voyez, il y a une armature en métal qui est faite de son argent. Là-dessus, on dispose la garniture, l'ouvrage d'art, la maçonnerie, c'est-à-dire les devoirs, les principes, les sentiments, qui ne sont point la partie résistante, mais celle qui s'use, se change à l'occasion et se rechange ».

Oui, dans un certain monde, les devoirs, les principes, les sentiments, tout cela s'use, se change à l'occasion et se rechange. L'argent est l'*armature* de notre société. C'est sur lui que tout repose. Viennent les orages, et « la devanture des devoirs où des grands principes se fendant, on peut apercevoir dans le cœur de la société, au centre des familles ou entre les deux parties d'un ménage, leur armature à nu, le lien d'argent ».

Le baron Saffre est un homme d'une haute intelligence, d'une irrésistible volonté, qui a su courber sous son joug ces indépendants : les *millions*.

Il est physiquement ce qu'il est intellectuellement : un robuste, un homme fort. Il sait quelle est la puissance de l'argent. La beauté d'une femme n'a pour lui qu'une valeur marchande, qui malheureusement n'est pas cotée à la Bourse. Ce sceptique — qui a d'ailleurs foi en lui — est convaincu que cette beauté s'achète ailleurs qu'à la Bourse.

Justement, il a jeté ses yeux d'oiseau de proie sur Giselle d'Exireuil. Il sait bien que Giselle adore son mari, mais ce dernier est acculé à la ruine ; il a besoin du concours de Saffre. L'armature se voit presque à nu. Ne faut-il pas, avant tout, vite la recouvrir ? Quand Jacques d'Exireuil dévoile sa lamentable situation à sa femme, lui avoue que si Saffre le repousse, il sera obligé de s'expatrier sans elle ; quand il lui dit surtout qu'en cherchant la fortune, il rencontrera sans doute la mort, la pauvre Giselle n'ose lui apprendre que l'homme en qui il espère est un misérable, décidé à n'accorder quelque chose au mari qu'autant que la femme lui aura donné des arrhes. Et Giselle, faisant passer son amour pour son mari avant son honneur à elle, par un sentiment exclusivement *féminin* — comme l'a si judicieusement fait observer M. Paul Hervieu — Giselle sera la maîtresse de Saffre, maîtresse passive, dolente, sultane favorite dont les baisers auront une saveur de larmes.

Saffre est un colosse aux pieds d'argile. Vient une heure où les millions se rebellent et ne veu-plus obéir à la main qui les fouaillait si durement. Et Saffre s'écroule, abandonné de tous les siens, juste au moment où Jacques d'Exireuil, au courant de la charitable trahison de sa femme, venait cracher tout son mépris, toute sa haine à la face du financier. Et ce mépris, cette haine, Jacques d'Exireuil, — un honnête homme pourtant, — n'en est pas étouffé, — parce qu'il convient de ne pas montrer à nu l'armature.

Ah ! cette armature ! Jacques d'Exireuil n'est pas le seul qui soit obligé de lui sacrifier tout, même son honneur. Il y a encore Grommelain, le gendre de Saffre, marié à une épouvantable créature, dépravée, morphinomane, une femme à qui il a pardonné ses vices tant qu'il était pauvre et qu'il veut répudier quand un héritage l'a rendu riche, une femme avec laquelle il se remettra pourtant, parce que l'intérêt de ses enfants l'exige. Il y a Ollivier Bréhand, le second gendre de Saffre, un beau gars sans le sou, l'idéal mari à qui paraissent supportables tous les devoirs conjugaux, dont il faut qu'il s'acquitte envers une femme laide et sensible à qui il a, pour ses millions, vendu sa virilité. Il y a Tarsul et la princesse Nagear. Tous, même Catherine Saffre, qui pourrait aller, eu un autre

sanctuaire, prier un autre Dieu, mais qui — ceci n'a pas été assez remarqué — a offert à l'argent cette prise exceptionnelle : sa probité.

*
* *

C'est avec la même acuité de vue, la même logique, mais, cette fois-ci, bien plus en juge qu'en simple analyste, que M. Paul Hervieu a écrit les *Tenailles*, pièce où il réclame pour la femme le droit de disposer librement d'elle-même, de se donner ou de se refuser à son gré, de vivre, en un mot, sa propre vie, au lieu de vivre celle qu'un autre — le plus fort — veut lui imposer !

Irène Fergan a pris son mari en horreur. Elle était une inconsciente jeune fille quand elle l'a épousé, et, après dix ans de mariage, elle s'aperçoit qu'elle n'a jamais aimé et qu'elle n'aimera jamais cet homme. A-t-elle des reproches à lui faire ? Oui, cet homme a toujours raison, parle sans cesse de ses droits. « Il ne lui laisse seulement pas, dit Irène à sa sœur, Pauline Valenton, une possibilité de se plaindre, de dépenser pour lui un peu de son cœur, qui est si gros. » On ne s'exalte pas ainsi *contre* quelqu'un, mais *pour* quelqu'un. »

En effet, si la chaîne du mariage paraît si lourde à porter à Irène, c'est qu'elle vient de revoir son

ami d'enfance, Michel Davernier. Quand Irène a épousé M. Fergan, Michel, qui adorait silencieusement la jeune fille, a quitté la France pour oublier. Les âmes de sa trempe n'aiment qu'une fois. Il revient, se croyant guéri, et, trouvant Irène malheureuse, il sent qu'il n'a cessé de l'aimer et il le lui dit. A la lumière de cet aveu, la jeune femme voit clair en elle-même et comprend qu'elle aime Michel. Mais la trahison répugne à ces deux nobles êtres. Michel s'éloignera pour qu'il puisse épouser sans remords Irène, lorsque celle-ci aura divorcé. Il ne doute pas, en effet, que Fergan ne consente à se séparer d'elle.

Hélas ! ni les prières de Pauline, ni les supplications éperdues d'Irène ne réussissent à convaincre Fergan qui entend garder sa femme, même malgré elle. Il a pour lui les droits que confère le code à l'homme, et c'est dans les tenailles de ces droits qu'il enserre Irène. Pour ramener sa femme à la raison, il l'obligera à le suivre loin de Paris. « Ce n'est pas votre dernier mot, sanglote-t-elle. — Ma volonté est inébranlable », répond Fergan. Vous pardonnerez, n'est-ce-pas ? si, à Michel qui attendait l'issue de l'entretien, elle dit comme égarée : « Ah ! toi ! toi !.. Fais de moi ce que tu voudras ! »

Au 2e acte, 10 ans se sont passés. Irène et Fer-

gan habitent toujours loin de Paris. Ils ont un fils... et vous devinez que ce fils a pour véritable père Michel Davernier. Celui-ci est mort poitrinaire, loin de France. Irène ne l'a plus revu depuis le jour fatal.

Tout l'immense amour qui était en elle s'est fondu en amour maternel. Elle aime son fils passionnément. Elle veut l'avoir sans cesse à côté d'elle, car l'enfant est chétif, il a besoin de soins constants. Sa mère redoute pour lui la terrible loi de l'hérédité.

Fergan, lui, est convaincu que les gâteries de la mère sont mauvaises pour l'enfant et que la vie un peu rude du collège sera excellente pour le garçonnet. Irène bondit à la pensée d'avoir à se séparer de son fils. Elle déclare à son mari qu'elle n'y consentira jamais. Mais Fergan sait son code : il sait que le père y trouvera des tenailles comme autrefois le mari en a trouvé. Le droit du père passe avant le droit de la mère, rappelle-t-il à sa femme. « L'enfant ira au collège, puisque j'en ai ainsi décidé ». Alors Irène, violemment, s'écrie : « Vous n'êtes pas son père ! » Et elle prouve à Fergan qu'il a été trahi. Ainsi elle aura ressaisi son fils pour toujours, car après ce qu'il vient d'entendre, Fergan, à moins d'être un lâche, ne peut plus rien contre l'enfant. Il veut alors chasser la mère

et l'enfant, mais Irène manie à son tour les tenailles. Elle se refuse à partir, à bouleverser sa vie. « Vous n'avez contre moi, dit-elle à son mari, rien d'autre que mon aveu, Oseriez-vous m'inviter à le renouveler publiquement ? » Les deux époux devront vivre, rivés au même boulet. L'un et l'autre ont senti la morsure des tenailles. Ils sont deux malheureux « car au fond du malheur il n'y a plus que des égaux. »

*
* *

L'action de la *Course du Flambeau* se déroule dans un milieu bourgeois et elle a cependant l'allure des chefs-d'œuvre du théâtre classique. Sur elle plane un anankê aussi inexorable que celui qui courba les Atrides sous sa loi d'airains. Elle communique le frisson sacré et pourtant elle a toute la sérénité du Destin qui est sans haine, même quand il tue. C'est une œuvre de beauté pure, la plus élevée par la pensée, la plus vraiment classique par la forme de tout le théâtre contemporain :

« Vous n'avez jamais entendu parler, dit l'uni-
« versitaire Maravon à Sabine Revel, des lampa-
« dophories ? Voici ce que c'était : Pour cette
« solennité, des citoyens s'espaçaient, formant

« une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier « allumait un flambeau à l'autel, courait le trans- « mettre à un second, qui le transmettait à un « troisième, etc. ainsi, de main en main. Chaque « concurrent courait, sans un regard en arrière, « n'ayant pour but que de préserver la flamme « qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un au- « tre. Et alors déssaisi, arrêté, ne voyant plus « qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'es- « cortait, du moins par les yeux, de toute son « anxiété impuissante, de tous ses vœux super- « flus. On a reconnu dans cette *Course du Flam- « beau* l'image même des générations de la vie ; « ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis « Platon et le bon poète Lucrèce. »

Et à Sabine qui proteste vivement, le vieux professeur affirme que « l'humanité est mauvaise fille de naissance, comme, de naissance aussi, elle est bonne mère... La reconnaissance filiale n'est pas spontanée, elle est un effort de civilisation, un fragile essai de vertu ». Sabine Revel qui, de très bonne foi, croyait avoir autant d'affection pour sa mère que pour sa fille, va nous prouver elle-même, « non pas dans les douceurs de l'harmonie, mais sous les violences de l'épreuve » tout ce qu'elle vaut comme mère et le peu qu'elle vaut comme fille.

Sabine qui est veuve, est aimée de l'Américain Stangy, qu'elle aime elle-même. Stangy veut l'épouser. Mais elle refuse, de crainte de nuire à l'établissement de sa fille Marie-Jeanne. Quand celle-ci sera mariée, Sabine sera bien heureuse de devenir Mme Stangy, mais pas avant. Marie-Jeanne n'a que 17 ans. Sa mère voit en elle encore un enfant qu'il ne faut pas songer à marier de longtemps. Stangy, qui souffre, se refuse à attendre encore. Il partira le soir même pour l'Amérique, afin d'oublier, si Sabine persiste dans sa résolution. La pauvre femme, le cœur navré, laisse partir Stangy.

Or, quelques minutes après le départ de l'Américain, Marie-Jeanne, cette enfant qu'on ne saurait songer à marier encore, vient confier à sa mère qu'elle aime Didier Maravon, le fils de l'universitaire, et qu'elle veut l'épouser. Elle entend bien être fiancée à Didier dès le lendemain. Sabine se récrie, elle appelle à son secours sa mère, Mme Fontenais, de qui, ce soir-là même, on célèbre la fête. « Mettez au pas votre petite fille », lui dit-elle. Mais la grand'mère est bientôt obligée de convenir que Sabine avait l'âge de Marie-Jeanne quand elle s'est mariée. Quoi qu'elle en ait, Sabine ne peut donc s'opposer à ce que Marie-Jeanne, en ses frêles mains, prenne à son tour le flambeau.

Didier et Marie-Jeanne sont mariés. Didier, qui est dans les affaires, traverse une phase difficile. Il va être déclaré en faillite si Mme Fontenais lui refuse les trois cent mille francs dont il a besoin. Il ne peut toucher à la fortune de sa femme, car il est marié sous le régime dotal. Et comme il est un honnête homme, la pensée qu'il pourrait rester presque riche après avoir fait perdre de l'argent à ses créanciers, lui est insupportable. Mais Mme Fontenais reste inflexible. Elle a juré à son mari mourant de ne se dessaisir de rien, et ni les prières ni les colères même de sa fille ne parviennent à dominer son obstination. A qui s'adresser pour sauver Didier ? Marie-Jeanne, en son égoïsme inconscient, Marie-Jeanne qui veille jalousement sur son bonheur conjugal, demande à sa mère de s'adresser à Stangy. Et l'amour maternel a raison des délicatesses, des pudeurs de l'amante. Sabine écrit à Stangy.

L'Américain n'a pas répondu. Marie-Jeanne se meurt à la pensée du désespoir de son mari. Alors une sorte de frénésie s'empare de Sabine. Devant le péril de son enfant, elle est devenue la mère farouche qui ne recule devant rien pour sauver ses petits. Dans une scène admirable, elle raconte à Maravon que, la nuit, elle a volé pour cent mille francs de titres à sa mère. Mais son crime a été

inutile : au moment de négocier les titres, l'agent de change s'est aperçut que Sabine avait imité la signature de sa mère, qu'elle avait fait un faux. Et Sabine ne sent même pas sa honte ; elle ne songe qu'à sauver sa fille, qui mourrait si elle savait qu'on n'a pas trouvé l'argent nécessaire pour que Didier obtienne son concordat, à sa fille à qui elle laissera croire que tout est arrangé.

Pour que Marie-Jeanne recouvre la santé (les mensonges indispensables faisant d'autre part leur œuvre) le docteur a ordonné de conduire la jeune femme dans une station de montagne, au col de la Maloja. Le docteur recommande à Sabine de bien se garder d'emmener avec elle sa mère, l'air de la montagne pouvant être mortel pour Mme Fontenais, qui a une maladie de cœur. Mais la vieille femme n'entend pas se séparer de sa fille ; elle sera du voyage, dont elle fait les frais, ou Sabine restera avec elle à Paris. Un combat se livre alors dans l'âme de Sabine. Elle essaye de concilier son double devoir de mère et de fille, de faire comprendre à Marie-Jeanne qu'elle ne peut l'accompagner en Suisse. Mais, à ce moment, Marie-Jeanne tombe en faiblesse et, dans l'âme de Sabine, la mère terrasse la fille. « Suis-je du voyage ? demande en entrant Mme Fontenais, — Oui, répond Sabine. » — Après la recommandation du doc-

teur, vous sentez toute l'horreur tragique de ce « oui », à peine murmuré. Je ne sais rien de plus émouvant dans le théâtre grec.

Au quatrième acte, nous sommes en Suisse et nous y retrouvons Stangy, venu dans la montagne pour s'y remettre d'un coup affreux, la mort de son enfant, Stangy qui vient de recevoir depuis quelques instants seulement la lettre de Sabine, qui l'a suivi jusqu'ici. Cet homme généreux va tout de suite offrir de sauver Didier. Pour cela, il faudra que Didier s'expatrie. Mais Marie-Jeanne n'a pas admis une minute la possibilité de laisser partir seul son mari. Elle le suivra. En vain Sabine la conjure-t-elle de ne pas l'abandonner, Marie-Jeanne, qui tient le flambeau, ne regarde pas en arrière. Son devoir, dit-elle, est de faire passer en première ligne son amour pour son mari. Sabine, meurtrie par les tenailles de la terrible loi naturelle qu'exposait, au début de la pièce, le vieux Maravon, Sabine va s'écrouler, sanglotante, aux pieds de sa mère. Et Mme Fontenais, devant les larmes de sa fille, redevient la mère ardente, aux entrailles toujours frémissantes, que l'âge avait semblé transformer en indifférente. Elle est prête, pour sa fille à elle, à consentir tous les sacrifices qu'elle a refusé d'accomplir pour sa petite fille. Elle est prête — mais la mort aussi est prête.

L'arrêt du docteur s'accomplit. Mme Fontenais tombe morte, pendant que Sabine, épouvantée, s'écrie : « Pour ma fille, j'ai tué ma mère. » — Et le flambeau continue sa course.

Passons maintenant à l'Enigme :

Raymond et Gérard de Gourgiran, gentils hommes rudes et frustes, épris d'exercices violents, sont allés, en compagnie de leurs femmes, Giselle et Léonore, villégiaturer en un pavillon de chasse situé au milieu des bois. Ils y ont comme invités un vieux parent, le marquis de Neste et un jeune ami, Vivarce, qu'ils sont obligés, vu l'exiguité du pavillon, de loger dans une annexe. A la première scène, Laurent, le garde-chasse, vient avertir ses maîtres qu'il compte, dans la nuit même, surprendre des braconniers. Comme il y a du danger, Raymond et Gérard décident d'accompagner Laurent. « Comme nous, lui dit Raymond, charge ton fusil avec du gros plomb ! » (1re préparation au dénouement.) Les deux hommes décident ensuite de ne pas avertir leurs femmes, de crainte de les effrayer ; (2e préparation, aussi simple que naturelle) — et voici le drame amorcé.

En effet, l'une des deux femmes a noué une intrigue avec Vivarce. Le marquis de Neste a vu le jeune homme entrer la nuit dans la maison où reposent les deux ménages Gourgiran. Connais-

sant la violence du tempérament de ses deux cousins, il supplie Vivarce, pour lui et surtout pour sa maîtresse, — est-ce Giselle ? est-ce Léonore ? — de renoncer à un amour qui est si proche de la mort. Vous devinez qu'il est éconduit. Mais tout en refusant, Vivarce nous fait connaître que, s'il n'enlève pas à son mari celle qu'il aime, c'est que celle-ci a des devoirs de mère, qui, pour elle passent au premier rang. De qui est-il donc question ? — Giselle et Léonore sont mères toutes les deux. L'énigme subsiste entière. — La percerons-nous mieux en écoutant Giselle et Léonore qui, justement, commentent, avec leurs maris et leurs hôtes, un fait-divers, l'histoire d'un mari trompé qui tue sa femme ? Pendant que Raymond et Gérard sont partisans de verser le sang des coupables (Raymond tuerait la femme et son complice ; Gérard, l'amant seul), Giselle montre une vive indignation contre celui qui croit avoir le droit de tuer. A ses éloquentes tirades, Léonore ne s'associe guère que par des monosyllabes. — Laquelle est la maîtresse de Vivarce ? L'abondance de paroles de l'une, le presque silence de l'autre ne nous donnent pas encore la clé de l'énigme.

Enfin, voici les deux femmes seules. Les hommes se sont retirés après que Raymond, répondant au marquis de Neste devant Vivarce, a déclaré,

suivant la décision prise à la première scène, que ni lui ni son frère n'avaient un projet de chasse particulièrement matinal pour le lendemain. Les deux femmes enfin seules, saurons-nous quelle est celle qui va lever la barre avec laquelle les volets sont assujettis ? C'est Giselle qui trouve qu'on étouffe dans l'appartement et c'est Léonore qui propose d'ouvrir. Elle essaye d'ôter la barre, mais elle y renonce, — c'est trop dur, — quand Giselle lui vient en aide. Au moment de rentrer dans leurs appartements, les deux femmes ont une hésitation pareille à se débarrasser les mains pour aller remettre la barre. « Ça va être bien du travail, dit Giselle. — Bah ! répond Léonore, qui voudriez-vous qui entrât ? Quelle est la coupable ? seuls, quelques mots de Léonore expliquant à Giselle pourquoi, pendant la discussion, elle ne l'a pas soutenue avec chaleur, seuls, ces quelques mots pourraient nous aider à déchiffrer l'énigme, mais ce n'est qu'après coup, à la réflexion, qu'on en pèse toute l'importance. L'esprit des sphinx, lui aussi, peut quelquefois être l'esprit de l'escalier.

Au 2e acte, l'action, si simplement, si logiquement préparée, va se précipiter tout de suite. Nous allons être si naturellement terrifiés que nous ne penserons à admirer qu'une fois le rideau baissé.

Vivarce vient d'être surpris, au moment où il sortait de l'appartement des femmes, par Gérard, équipé pour la chasse, qui a cru voir en lui son frère Raymond. Il n'a pas répondu à l'interrogation de Gérard, il a fui. Pour expliquer sa présence dans le pavillon à une pareille heure, il répond à côté, par des invraisemblances, aux questions précises des deux frères, qui, pour la circonstance, ont toute la dialectique d'un juge d'instruction. Sentant qu'il ne donne que de mauvaises raisons, il finit par se fâcher. Attirée par le bruit de la querelle, Léonore paraît. « Tu venais refermer la porte, après le retrait de ton amant ? » lui demande son mari Gérard. La pauvre femme se défend, mais son beau-frère Raymond lui fait remarquer que c'est elle qui a accompagné Vivarce jusqu'ici, tandis que Giselle ne s'est pas émue, elle. A quoi Gérard, retourné un moment, répond que « ce qui pourrait plaider pour sa femme, c'est qu'elle soit restée à proximité, comme si elle n'y voyait point de danger qui la regardât. » Raymond, troublé, appelle alors sa femme, et sur son silence, se résout à l'aller chercher. Léonore profite de l'absence de Raymond pour supplier Vivarce de dire qu'il ne sort pas de chez elle. « Pourquoi es-tu si pressée de te faire innocenter par lui ? demande Gérard, tu ne

supposes pas que si Giselle a trahi ses devoirs, elle pousserait l'infamie jusqu'à vouloir te compromettre à sa place ? — Qui sait jamais, réplique Léonore, de quoi une femme peut devenir capable pour essayer de sauver son amant ! » L'énigme demeure aussi troublante et la présence de Giselle n'aide pas davantage à l'éclaircir, quand Raymond et Gérard se décident à faire sortir Vivarce, « qui demeure leur prisonnier », pour interroger leurs femmes. « Je ne sais rien, dit Giselle. — Nous ne savons rien, » reprend Léonore. Affolés, les deux hommes vont « chercher dans quelle chambre l'adultère s'est vautré ». (Voyez jusqu'où est poussée la logique de la situation !) Les deux femmes, restées seules, s'accusent mutuellement et l'énigme demeure aussi indéchiffrable. C'est la Mort qui se chargera de nous en donner le mot. Pour tenter de sauver celle qu'il aime. Vivarce a décidé de se tuer, mais de se tuer de façon à ce que, en dehors des intéressés, tout le monde croie à un accident de chasse. C'est au marquis de Neste, survenu, que Vivarce confie son projet. Raymond, Gérard, Neste, Giselle, Léonore sont réunis quand on entend un coup de feu. Quelques instants après, le garde-chasse vient dire que Vivarce a reçu la charge en plein-cœur. C'est alors seulement, quand l'irréparable est consommé, que l'épouse coupable se

fait connaître, c'est Léonore : « Il était mon amant ! clame-t-elle, Gérard, tue-moi. — Je ne te tuerai pas. Je ne te chasse pas non plus. Je te garde pour te forcer à vivre. » Le marquis de Neste tire la conclusion du drame : « Là-bas, un cadavre ! Ici des sanglots de captive !... Et vous, implacables, vous vous flatterez toujours d'être ainsi dans le vrai, d'être ainsi dans le bien. — Ce sont les hommes de notre espèce, réplique Gérard, qui, à travers les temps, assurent le règne du mariage, en veillant sur lui, les armes à la main, comme sur une Majesté. » Mais le marquis a le dernier mot : « C'est par nous, amis fervents et respectueux de la vie, c'est par nous pécheurs. *(Il relève Léonore)* qui, dans la créature, soutenons notre sœur de faiblesse, c'est par nous que finira pourtant le règne de Caïn ! ».

*
* *

On a pu remarquer que, dans les *Tenailles* (de même, du reste, que dans la *Loi de l'homme*), M. Paul Hervieu ne se montre pas hostile au divorce. Dans le *Dédale*, au contraire, il semble donner raison à Mme Vilard-Duval, catholique intransigeante. Mais c'est qu'il s'agit d'une autre *espèce*. Irène voulait divorcer parce qu'elle n'aimait pas son mari,

qu'elle n'avait pas d'enfant de lui et qu'elle en aimait un autre ; tandis que Marianne a divorcé tout en aimant son mari, M. de Pagis, de qui elle a eu un enfant. C'est en revoyant son premier mari au chevet de leur fils malade, qu'elle comprend qu'elle n'a pas cesser d'aimer M. de Pagis, bien qu'elle se soit remariée, en se croyant, de bonne foi, le cœur libre. « L'homme qui m'a rendue mère, dit-elle, je ne l'avais pas arraché de mes entrailles. Max a entendu un réveil de choses où ce sont mes baisers qui se remettaient à chanter. » Elle est liée à lui comme une maîtresse à son amant d'abord, et ensuite comme une femme au père de son enfant. Ce dernier lien doit être bien fort puisqu'il s'empare d'une femme aussi légère que Paulette. « Mari et femme, déclare cette épouse infidèle, ce n'est pas être mariés. Mais père et mère, on est prodigieusement identiques et unis et sans attache appréciable avec le reste du monde. On n'est que ces deux-là sur terre à ne pouvoir faire qu'un. »

*
* *

Les dernières pièces de M. Hervieu, *Le Réveil* et *Connais-toi*, comme la *Course du Flambeau*, sont avant tout des œuvres de psychologue, qui s'appli-

que à déterminer une loi. Cette loi a pu apparaître à quelques regards clairvoyants, mais, pour la majorité des humains, elle est restée obscure. L'humanité est bonne mère et mauvaise fille ; on marche dans un rêve étoilé et la vie vient sonner le réveil ; on croit qu'on jugera avec la même inflexibilité les actes de son propre fils que ceux d'un indifférent et la réalité vous prouve qu'on se trompe.

Voilà, après la preuve, des vérités qui semblent évidentes, mais songez avec quel art, quelle sûreté cette preuve a été administrée. Aucune objection qui n'ait été refutée. Rien n'a été laissé dans l'ombre.

En outre, il convient de remarquer que *Le Réveil* est aussi une sorte de tragédie en prose, ample et profonde, aux belles sonorités, qui semble réglée par quelque rythme intérieur, dont la rudesse et l'âpreté même ont une saveur particulière, qui n'est pas sans analogie avec celle de ces fruits sauvages qui ne naissent qu'à une certaine altitude — et que toutes les mains ne sauraient cueillir. J'en dirai autant de *Connais-toi*, où la règle des 3 unités est observée, s'il vous plaît, pièce classique par la sobriété, écrite en une langue de plus en plus dépouillée de vains ornements, une langue parfois rude et rêche, mais saine, robuste, — à la Descartes.

*
* *

Le style de M. Paul Hervieu est essentiellement personnel et original. C'est dire qu'on le lui a souvent reproché. A propos d'un de ses romans, l'auteur de l'*Exorcisée* m'écrivait un jour (je m'excuse de mon indiscrétion) : « Plus d'un parmi ceux qui me montrent l'envie de mon bien, m'accordant l'originalité de penser, ajoute : « Mais pourquoi ne pas écrire cela comme tout le monde. » Or, ma prétention « c'est que mon langage soit adéquat à mes idées, et qu'il soit, malgré ses bizarreries apparentes, le moyen le plus bref et le plus naturel de les traduire. C'est une pilule à avaler, c'est compact comme une pilule, mais si la sensation est dedans ? » Il est certain qu'il y a adhérence et cohésion entre le vocabulaire que s'est crée M. Paul Hervieu et le tour si particulier de son esprit. On a parlé de l'obscurité de son style, mais je crois que M. Binet (1) a dit à ce sujet, le mot juste : « Cette obscurité ne vient pas du dehors, d'un placage artificiel de mots rares, mais du dedans, de la pensée même qui torture la matière verbale pour lui faire exprimer de multiples nuances d'analyse. »

(1) Cf. A. Binet, op. cit.

Une pensée à la fois vigoureuse et nuancée, une pensée enfantée dans la douleur plutôt que dans la joie, oui, c'est bien là ce qu'on trouve dans l'œuvre de M. Paul Hervieu. L'auteur de *Connais-toi* pense et fait penser. — Ce n'est pas le cas de beaucoup de dramaturges.

LOUIS LE CARDONNEL

LOUIS LE CARDONNEL

Quand j'étais encore lycéen, je trouvais, un jour de vacances, deux amis, dont l'un m'était inconnu, qui m'attendaient en gare de Valence. La présentation fut brève. L'ami inconnu s'appelait Louis Le Cardonnel. Il me tendit trois doigts d'une main fine, presque féminine, et, tout de suite, m'entraîna sous les ombrages du Champ de Mars et de la Place Championnet. C'était en juin, l'après-midi. En face de nous, le soleil marquait de roux les durs rochers de Crussol. De la route qui descendait vers le pont suspendu s'élevaient ces nuages de poussière spéciaux à la vallée du Rhône, qui transformeraient les plus noirs charbonniers en meuniers du blanc moulin. Nous ne nous livrions pas tout entier, aux magnificences d'un paysage

pour nous familier. Au roulement sourd du Rhône, nous mêlions des rytmes plus précis. Simple collégien, mon érudition était mince. Je rougissais de n'en être encore qu'à Hugo, mais, mon nouvel ami, un peu plus âgé, sans la moindre morgue, évoquait pour moi des beautés plus récentes. Il me fit partager son frisson sacré rien qu'en me disant, d'une belle voix profonde, presque sombrée, les vers de Baudelaire :

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales

Il y a de cela bien longtemps. Je n'ai jamais plus revu cet ami d'une heure : pourquoi, de cette heure, ai-je gardé un souvenir aussi net ? Il me semble que c'est hier que j'ai quitté ce jeune homme un peu frêle, blond, doux et vibrant tout ensemble, à la main aristocratique, au geste lent. J'entends encore sa voix qui s'amplifiait à ce passage :

Vous hurlez comme l'orgue...

Et chaque fois que je m'arrête à Valence, au fin matin, quand les montagnes de l'Ardèche sont encore voilées de gris et de violet, je songe à l'ami d'une heure devenu un grand poète, qui, au temps de notre adolescence, m'initiait au mystère Baudelairien, par un jour de lumière crue où le soleil marquait de roux les durs rochers de Crussol.

*
* *

On ne retient pas l'homme qui chante (1)
C'est le voyageur de tous les flots ;
Voyageur, il va de rive en rive,
Il va contempler la face humaine
Dans toute cité, sous le ciel.

Et tous les vivants près de lui marchent
Sans savoir qu'il est le grand vivant,
L'âme en qui frémit toute musique,
L'âme en qui sanglot, tempête et râle
Se font mélodie à ravir Dieu.

Valence, en effet, ne retint pas l'homme qui chantait. Quand le poète fonda, avec son ami Lupano, *La Drôme littéraire*, on s'esclaffa, du Cagnard à la Basse-Ville. Comment le Dauphiné, terre de beauté, mais aussi de malice et de gouaille, où domine le sens des réalités, pays où des fleurs les plus parfumées des Alpes on sait tirer un miel rémunérateur, avait-il pu donner le jour à ce rêveur qui ciselait des ailes pour les mots ! Les mots étaient dorés ; ils volaient comme des abeilles, mais ils ne piquaient pas !

Aussi bien, Le Cardonnel, quoique né à Valence, n'était-il pas Dauphinois de race. Son nom indique

(1) Le tailleur de Tombes.

une origine bretonne. Il a, du reste, pris soin de le spécifier, dans sa magnifique Louange d'Alfred Tennyson :

Le don mystérieux d'éveiller l'Infini,
Nous l'avons, comme toi, de par nos aïeux celtes,
Et le songe n'est pas de nos fronts si banni
Que sur ton vaisseau blanc, peuplé de vierges sveltes,
Nous ne puissions te suivre au pays d'infini.

Ce fut donc, je pense, sans déchirement intime qu'il quitta, sinon les siens, du moins le sol natal pour aller tenter la fortune littéraire à Paris. Ce qui fut vraiment la bataille ? Que vouliez-vous qu'elle fût, puisque Le Cardonnel était un poète, un doux, un tendre, un de ceux qui, dans leurs vers, peuvent parler d'armure, de cotte de mailles, de francisque à double tranchant, mais qui seraient bien en peine de revêtir les unes et de brandir l'autre. Pourtant un de ses amis m'affirme l'avoir vu, à cette époque, orné, dans l'intimité, de la ceinture, du gilet galonné d'or et de la veste de torero, mais il lui manquait l'épée pour la *suerte de muerte*. Et, cependant, bien plus terrible que le taureau, c'était la vache enragée qu'il avait à combattre.

Tout en combattant la vilaine bête, à armes hélas ! inégales, « il recrutait sournoisement des chevaliers de bonne volonté pour l'ordre de

l'Agneau, fondé par lui pour restituer au Pape les Etats de l'Eglise (1) ». « Entre temps, il collaborait au *Mercure* et à la *Plume*, à la *Revue hebdomadaire* et à l'*Ermitage*, à l'*Idée moderne* et au *Saint-Graal*. Mais les plus beaux vers, qui sont le vin des forts, ne donnent pas le pain quotidien. Le malheureux connut des heures de détresse lamentable. Dans cette détresse, recourut-il parfois à des excitants, des stupéfiants ?

La *Plume* publia vers cette époque, cette pièce de lui :

Des tabacs parlent :
Nous sommes les subtils et les souples charmeurs :
Nous te prendrons ton âme en des caresses lentes...
Nous te prendrons ton âme ; elle t'est plus légère,
Tu la portes comme un fardeau dans un temps vil.
O poète semblable aux princes en exil,
Qui sont las de marcher dans la foule étrangère,
Reste un chanteur, mais pour toi seul parmi nous seuls.

Il chanta. Il chanta éperdument : et le *Roi de la mer* et *Les Chevaliers qui ne sont pas morts en Palestine*, et *la Tentation* et le *Paradis des Amants* et la *Louange du Sommeil* et le *Campo Santo*. Pour Louis II de Bavière, dont l'âme « put frissonner d'orgueil un soir fiévreux du Drame », il évoqua :

(1) Stuart Merril : *Souvenirs sur le Symbolisme* (la *Plume*, 15 décembre 1903).

Le cri Walkyrien des paons, au crépuscule.

Avec d'inoubliables accents, il loua Tennyson de nous avoir rendu :

... Spencer aux splendides images,
Wordsworth penché le soir sur de pensives eaux,
Shelley, presque perdu dans les ardents nuages,
Keats, retrouvant le son des antiques roseaux.

Un jour, après qu'il eut chanté, grisé comme une alouette quand se lève une aube de juillet, on put le voir chanceler. Il ne tomba pas tout à fait. Il ne tomba qu'à genoux. Il crut entendre Dieu l'appeler. Voici l'explication que donne de cette crise de mysticisme (1) M. Paul Souchon, dans la brève mais pénétrante étude qu'il consacra à Le Cardonnel, dans *la Plume* du 15 août 1900 : « Les études des poètes britanniques, si conformes à ses instincts secrets, lui avaient ouvert un monde singulier de légendes, d'ombres et de fantômes. Il en vint, paraît-il, à la superstition des cimetières et à la croyance aux visites nocturnes. D'épouvantables hallucinations le possédèrent. La peur de

(1) Il convient de faire remarquer que Le Cardonnel appartenait à une famille de catholiques pratiquants. C'est, je pense, aux croyances des siens qu'il fait allusion dans la pièce « Pour deux époux » dédiée à son frère Georges, dans le *Mercure* du 1er novembre 1906 :

Les fils, mûris déjà, qui vous furent donnés
Ne dégénèrent pas du sang dont ils sont nés.

l'au-delà s'établit dans son cœur. C'est pour s'apaiser qu'il est allé à la religion. Pauvre poète qui cherche le mystère où il n'est plus ! Un frisson religieux agitait d'ailleurs, à ce moment, la jeune littérature. Verlaine traînait au quartier latin sa vie de pêcheur endurci. Signoret fondait le Saint-Graal. Le Wagner catholique faisait fureur et il avait d'autant plus d'action qu'il apportait une vision merveilleuse de notre moyen-âge. Le Cardonnel suivit ce mouvement. Il voulut, lui aussi, rechercher les éléments de beauté du catholicisme ». Tour à tour élève au petit séminaire d'Issy, puis au séminaire français de Santa Maria, à Rome, vicaire dans un village du Dauphiné, oratorien, Le Cardonnel fut aussi bénédictin à N. D. de Ligugé au temps où Hüysmans résidait dans la célèbre abbaye. M. Octave Uzanne put s'entretenir avec les deux écrivains (l'Echo de Paris du 21 septembre 1900). On vit ensuite le poète vicaire à Pierrelatte. En 1906, je crois, Gabriel Faure ne fut pas surpris de trouver dans un couvent d'Assise « celui qui écrivit les plus beaux poèmes chrétiens de notre langue ». (Heures d'Ombrie ; Revue des Deux Mondes, 1er novembre 1907). D'Assise, Le Cardonnel se rendit à Fribourg. Enfin, d'après les dernières nouvelles, il serait définitivement fixé à Rome. En effet, le 29 octobre 1909, le *Temps* recevait de son

correspondant de Rome l'information suivante : « Depuis quelques jours, l'abbé Le Cardonnel est arrivé à Rome, où il va désormais séjourner, réalisant ainsi un des plus chers désirs de sa vie. Il est nommé chapelain à Saint-Louis-des-Français, et en même temps il sera chargé d'un cours de haute littérature à l'école Chateaubriand ».

Déjà, par l'étude de M. Souchon, citée plus haut, on a pu se rendre compte que le monde littéraire avait été quelque peu ému de la décision prise par l'auteur du *Paradis des Amants*. M. Retté (1) profita de la retraite de Le Cardonnel pour le ranger parmi les disparus, ce qui inspira cette boutade à M. Mazel : « Les vrais disparus ne sont pas toujours ceux qui font le moins de bruit ». Pour tout concilier, M. Ernest Reynaud émit l'avis, dans la *Plume* (les Poètes décadents, 15 décembre 1903) que Le Cardonnel « en se retirant du monde, avait acheté le droit au silence ».

Rien de plus juste quand il s'agit d'un homme qui s'ensevelit vivant, mais ce ne fut pas le cas de

(1) C'est à M. Retté qu'était dédiée la pièce sur Louis de Bavière quand elle parut dans la *Plume*. Cette dédicace a été supprimée dans les *Poèmes* réunis en volume. Il en est de même des pièces *A une qui va faire ses vœux, Campo Santo* et *la Louange du Sommeil*, parues sans dédicaces dans le volume et qui, dans la *Plume*, portaient en exergue les noms de MM. Valin, P. Redonnel et Ch. Morice.

Louis Le Cardonnel, qui, bien que prêtre, se mêla activement à la vie intellectuelle, fit éditer, chez M. Alfred Valette, son magnifique volume de poèmes, continua sa collaboration au *Mercure* où il traite régulièrement les questions morales et religieuses, avec une ampleur, une hauteur de vues, pour tout dire : avec cet esprit vraiment évangélique que doivent avoir en exécration les moines ligueurs et les moines d'affaires.

*
* *

Les premiers vers d'inspiration profane de Louis Le Cardonnel sont déjà admirables, mais ils le sont moins peut-être que ceux qu'il doit à son mysticisme chrétien. Je ne sais rien, dans *Sagesse*, qui soit comparable comme pureté, simplicité, gravité d'accent à l'attente mystique :

O mon Dieu, je reviens d'un long voyage amer,
Où j'ai laissé mon cœur, et d'où je ne rapporte
Que stériles regrets d'avoir tenté la mer (1).

Mon ivresse est tombée et ma superbe est morte ;
L'universel ennui creuse son vide en moi ;
L'espoir, sans s'arrêter, passe devant ma porte

(1) Le Cardonnel, grand lecteur de Dante, affectionne la *terza rima*,

. . . . . .

Enguirlandés de fleurs les Printemps passeront ;
Puis les Etés ardents, puis les Automnes graves ;
Mais sans charmer mon âme ils se succèderont.

Abandonné, lié de toutes parts d'entraves,
Sur le rivage mort où je suis exilé,
Je n'apercevrai plus, partout, que mes épaves

Mon Dieu, venez remplir ce Néant désolé !

Dieu ne l'avait jamais abandonné, si l'on en croit la pièce qui a pour titre *Consécration :*

Au jour de ma jeunesse ardente et solitaire,
Au fond de mes pêchés vous m'attiriez à vous,
O Dieu dont les desseins sont voilés de mystère.

Partout vous me suiviez comme un amant jaloux
Vous faniez pour mon cœur, d'avance, toutes joies ;
Vous me faisiez pâlir des plus amers dégoûts ;

Chasseur, vous m'attendiez, déguisé sous mes proies,
Et je marchais vaincu déjà dans vos chemins,
Quand je croyais errer encore dans mes voies.

. . . . . .

Et maintenant, soldat de votre volonté,
Ame en qui, par torrents, vos grâces sont venues,
Dans le renoncement trouvant ma volupté,

Plein d'espoir, je m'en vais vers des croix inconnues.

C'est qu'il serait vraiment un crucifié rayonnant de joie. La flamme de Sainte-Thérèse est en lui.

Le voluptueux n'est pas mort chez ce soldat du Christ et parmi les voluptés, celle du verbe l'embrase notamment. Il y a de l'ivresse orphique dans quelques-unes de ses pièces les plus chrétiennes. Ecoutez cette torrentielle *Prose en l'honneur de quelques Vierges :*

O mon cœur, puisqu'il faut, mon cœur, que tu ne paisses
Qu'entre les lys, du fond des ténèbres épaisses,
Evoquons le profil effacé des Abbesses.

Soupirs qui s'embrasaient comme des olibans
Calmes fronts pâles sous les voiles bien tombants,
Regards en allés vers d'extatiques Libans.

Et le poète chante :

Brigidda, cette fleur de la lointaine lande,
Sainte bonne pour tous, qu'une vieille légende
Nous montre caressant les grands cygnes d'Islande ;

Hilda, dressant les tours d'un monastère, au bord
Des vagues, sur le haut promontoire que mord,
Comme une meute de démons, la mer du Nord ;

Ethelréda, vouant son enfance à Marie ;
Walburge qui, trouvant l'exil dans sa patrie,
Fut merveilleusement par des biches nourrie ;

Ida toujours en pleurs pour l'éternel Amant ;
Lioba, dont le nom chante immortellement
Sous l'arceau ruiné de sou cloître allemand ;

Hildegarde au beau front, sur qui le voile tombe,
Apporté du palais du ciel par la Colombe ;
Walburge, la suave, à l'onctueuse tombe ;

Bathilde, nom vibrant de souvenirs royaux,
Bathilde, nom brillant de l'éclair des joyaux,
Nom de neige et d'hermine, aux parfums liliaux ;

Hildegarde, parmi les saintes moniales
Vénérable pour ses lumières cordiales,
Aigle ravie aux profondeurs primordiales ;

Et, Sulamite au chant suavement brûlant,
Gertrude dont le cœur voulait, tout jubilant,
S'élancer sur la plaie ouverte, au divin flanc !

. . . . . .

Et d'autres (d'autres corps de vierges) qui depuis des [siècles devenus
Une poussière aride et des ossements nus,
Dorment sans gloire, au fond des caveaux inconnus,

En attendant le jour de joie et d'épouvantes
Ou le Christ relevant le corps de ses suivantes,
Ils brilleront pareils a des lampes vivantes.

Je ne sais si je m'abuse, mais de pareils vers me semblent sentir l'Inspiré, le Voyant, l'Initié en qui parlent des voix. Il y a dans cette magnifique abondance verbale, de l'hallucination, comme dans l'apostrophe à Saint-Benoît :

Toi qui dans le vitrail embrasé par le soir,
Nous apparais avec ton visage en prière,
Sur un fond d'or, drapé rigidement de noir

Et le doigt sur la bouche, ô grand Silentiaire !

On croit voir soi-même le poète fixant, les yeux dilatés par l'extase, le grand silentiaire.

Dans l'admirable *Attente mystique*, le poète disait :

Moi qui me nourrissais de libre fantaisie,
J'ai traversé l'épreuve ainsi qu'un âpre hiver
Où s'est glacée en moi même la poésie.

Il a vite retrouvé cette

Simplicité de cœur si grande qu'on dirait,
Dans son dépouillement notre âme devenue
Comme l'oiseau qui chante au fond de la forêt.

Mais c'est en vain qu'il s'écrie :

Dieu jaloux, cachez-moi dans votre nuit sacrée !

Car ses yeux ne peuvent pas se fermer à la beauté des choses. Toujours pour lui :

La lune des forêts, des sommets et des grèves
Nourrira chastement d'un fait mystérieux
Tout le troupeau craintif et blessé de nos rêves.

C'est dans la mélancolie de l'automne qu'il goûtera

Le cloître blanc, le buis, le sable des allées.

Avant que sanglotte

Novembre au front penché, pâle et ceint d'immortelles,

il demandera à boire « dans l'air léger cette extase éperdue » et il nous fera cet aveu :

Octobre m'envahit et veut que je le dise
Le poème idéal que je n'ai jamais dit,
Octobre, que déjà mon enfance entendit
Lui parler sous les bois, dans la muette brise.

Même si ces chants sont antérieurs à sa conversion, rassurez-vous : le poète les redira, car des musiques sont en lui, des musiques pour son rêve mystique, des musiques pour les réalités en fleurs de la Terre.

Il se peut que les impressions de nature de son enfance aient laissé peu de trace chez lui ; qu'il ne se souvienne plus des Baumes si vertes et si fraîches, du Rhône tumultueux, avec ses petites îles ou le vent joue dans les peupliers et les oseraies. Mais comme la lumière d'Italie a su le conquérir !

Comme il se plaît en Ombrie, à

Admirer les coteaux pleins d'oliviers sauvages
Que, par endroits, domine, obscur et sobre, un it
(Mercure du 1er Juin 1907).

*
* *

Qu'adviendra-t-il de ce poète mystique qui a le sens de la terre et celui du ciel ? Voici les derniers vers de son livre : Epilogue : (1)

(1) Le *Poèmes*, de Louis Le Cardonnel, ont paru, à la librairie du *Mercure*, en 1904.

En offrant l'encens pur des louanges prescrites
A ce Dieu qu'il annonce et qui l'a protégé,
Il vit transfiguré par la beauté des rites, (1)
L'âme resplendissante et le cœur allégé.

Il voit sur les sommets blanchir la grande Aurore,
Il suit dans l'air du ciel de chastes visions,
Et tu chantes en vain pour le tenter encore,
O vieux passé jaloux, tes incantations.

Qui sait ce que peuvent pour un grand artiste les incantations du Passé ?

Dans le *Mercure* du 1ee octobre 1909, on peut lire, sous la signature de Louis le Cardonnel, la *Dernière plainte de Sapho* (2) :

Que l'ouragan se lève, et mène cette fête
Où se berce toute la mer,
Qu'il roule du tonnerre ou du vent sur ma tête !

Car mon cœur lassé de la chair,
Veut, pour frémir encor de voluptés nouvelles,
Les lèvres blêmes de l'éclair.
Et je tremble d'amour, tempête, sous tes ailes !

(1) Le Cardonnel est extrêmement sensible à la pompe de certaines cérémonies catholiques. Il ne trouve peut-être rien de plus beau au monde qu'un office pontifical. Ce seul mot « pontifex » a pour lui une vertu spéciale d'évocation.

(2) J'ai eu autrefois entre les mains — mais je ne l'ai malheureusement pas gardée — une pièce manuscrite consacrée à Sapho par Le Cardonnel. La pièce — bien entendu, toujours dans le beau style large et grave de l'auteur — débutait ainsi :

Vous somnolez, vogueurs...

Comme Sapho, le poète tremble d'amour, mais lui, croit de tout son cœur que c'est d'amour divin. Il a cherché le calme dans le cloître, dans la vallée ombrienne où flotte éparse un peu de l'âme du Poverello, dans Rome qui enseigne la vanité de tout. Il est l'homme des douceurs et des suavités. Mais, à son heure, il ne redoute pas « les lèvres blêmes de l'éclair ». Dans la nuit sacrée, il réclame les brûlures de la foudre et de la foi. Dieu ! Dieu ! comme il l'appelle éperdûment ! — O poète, n'est-il pas en vous, ce Dieu ? En vérité, je vous le dis : — vous êtes de ceux qui créent leur Dieu.

*
* *

On peut se rendre compte, par de nombreuses citations, de la technique de Le Cardonnel. On ne dirait pas, en lisant ses œuvres, que le poète a compté parmi les « Vers-libriste ». Son *tailleur de tombes* est bien en vers de neuf syllabes — forme peu usitée — mais on remarquera que ces vers, non rimés, sont fortement rythmés. De même, dans *Ville Morte* on pourra noter des décasyllabes (celui-ci, par exemple : Lentement, sourdement, des vêpres sonnent) rythmés à 6+4, au lieu de 4+6, ou 5+5, mais ce sont là des exceptions. C'est l'alexandrin qui est le vers favori de Le Cardonnel,

l'alexandrin qui sonne l'or comme du Leconte de Lisle où de l'Hérédia. Seulement, sous le métal précieux, on trouve ces frissons d'âme que dédaignaient les impassibles de l'école parnassienne. J'accorderai même que les vers de Le Cardonnel sont classiques — si l'on appelle classiques les vers qui sont dignes de survivre, qu'ils soient de Racine ou de Victor Hugo, d'André Chénier ou de Paul Verlaine.

HENRI HEINE

HENRI HEINE

Oser écrire une étude sur Henri Heine après Théophile Gauthier, Gérard de Nerval, Barbey d'Aurevilly, Emile Montégut, Saint-René Taillandier, etc., pour ne parler que des Français, quelle présomption ! Mais c'est que la sensibilité diffère d'une génération à une autre. Ce qu'éveille dans l'âme d'un contemporain le lyrisme de l'auteur du *Busch der Lieder*, c'est ce que j'ai tenté de faire, avec modestie et sincérité, sans me dissimuler ce qu'il y a de téméraire dans mon entreprise. Certes, même à notre insu, l'apport de ceux qui nous ont précédé tient une large place dans notre façon de sentir un poète mort depuis plus d'un demi siècle. Nos impressions ne sauraient être vierges et neuves, puisque, avant ou après avoir lu Henri

Heine, nous avons lu ceux qui ont parlé de lui Mais... quand même. On trouvera mon excus dans mon admiration pour le grand poète juif Malgré Paris, je suis resté assez naïf et enthou siaste pour avoir fait le pélerinage de Cologne rie qu'à cause d'un mot de l'*Intermezzo*, le pélerinag de Venise pour pouvoir mieux relire, au retour la *Mort de Venise* et *le Feu*.

Henri Heine naquit à Dusseldorf le 12 décem bre 1799. Celui qui devait se comparer lui-même « à un rossignol allemand ayant fait son nid dan la perruque de M. de Voltaire » eut pour premier maîtres des franciscains. L'un d'eux voulut même lui apprendre à faire des vers français, dans le goût, sans doute, des versificateurs si peu poète du XVIIIe siècle. « J'aurais été capable, nous di Heine dans ses *Mémoires*, de mourir pour la France mais faire des vers français, jamais ! » On dut lu prédire alors qu'il ne serait jamais un poète et i alla étudier le droit à Bonn et à Gœttingen. Justi nien fut pour lui, comme pour Belisaire, un monstre odieux, car bien que l'auteur des *Reisebil der* ait obtenu le bonnet de docteur en droit, i ne nous a pas caché son impression sur le *Corpu juris* : « livre effroyable, bible de l'égoïsme. »

A Berlin, celui qui devait écrire l'*Intermezzo* suivit les cours de Hegel. « Certes, a dit à ce su-

jet Barbey d'Aurevilly, puisque Henri Heine voulait désaltérer un esprit, divinement souffrant, qui n'aurait dû boire que ses larmes, dans les eaux troubles et courantes de ces philosophies qui passent si vite en Allemagne et tout à coup y tarissent, on peut se demander pourquoi il n'est pas allé à M. de Schelling, attiré par la sympathie des grandes facultés fraternelles. » Théophile Gautier répondait en souriant que « s'il répugnait à Heine de croire que Dieu s'était fait homme, il admettait sans difficulté que l'homme s'était fait Dieu et il se comportait en conséquence, »

En effet, le jeune Allemand venait d'arriver à Paris. « Il était beau, déclare Théophile Gautier, avec des yeux bleus. Une légère courbure hébraïque dérangeait, sans en altérer la pureté, l'intention qu'avait eue son nez d'être grec (1).

(1) On trouvera peut-être intéressant de comparer à cette appréciation de Heine jeune celle de Heine vieilli. La belle page qu'on va lire a paru, sous la signature d'Emile Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1884.

« Je ne sais jusqu'à quel point Heine avait été l'Apollon que Gautier nous a dit qu'il fut alors qu'il se proclamait hellénisant et qu'il poursuivait de ses sarcasmes les pâles sectateurs du nazavisme : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en restait plus rien alors. Cela ne veut pas dire que la maladie l'avait enlaidé, car le visage était encore d'une singulière beauté, seulement cette beauté

Tout frémissant d'ardeur, aussi impétueux que son Almanzor ou son William Ratcliff, Heine goûtait la joie de vivre. C'était le temps où la gloire commençait à sourire au poète, où Thiers disait de lui : « Cet Allemand est le Français le plus spirituel, après Voltaire », où Rothschild le recevait « familionnairement. » Comment, dans de pareilles conditions, ne pas se croire, même avant Nietzsche, tout au moins un *surhomme* ! « J'étais moi-même, confesse le spirituel poète, la loi vivante et morale, j'étais impeccable, j'étais la

était exquise plutôt que souveraine, délicate plutôt que noble, musicale en quelque sorte plutôt que plastique. La terrible névrose avait vengé le nazavénisme outragé en effaçant toute trace de l'hellénisant et en faisant reparaître seuls les traits de la race à laquelle il appartenait et où domina toujours le spiritualisme exclusif contre lequel son éloquente impiété s'était si souvent élevée. Et cet aspect physique était en parfait rapport avec le retour au judaïsme, dont les *Aveux d'un poète* avaient récemment entretenu le public. D'âme comme de corps, Heine n'était plus qu'un juif, et, étendu sur son lit de souffrance, il me parut véritablement comme un arrière-cousin de ce Jésus si blasphémé naguère, mais dont il ne songeait plus à renier la parenté. Ce qui était encore plus remarquable encore que les traits chez Heine, c'étaient les mains, des mains transparentes, lumineuses, d'une élégance ultra-féminine, des mains tout grâce et tout esprit, visiblement faites pour

pureté incarnée ; les Madeleines les plus compromises furent pétrifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras. » On sait ce que gagna à toutes ces rédemptions l'auteur du *Livre de Lazare*. Pendant 16 ans, il fut crucifié sur un lit de douleurs. Il ne pouvait plus sortir de chez lui. « On me trouve toujours ! » disait-il avec un sourire douloureux. Mais, peu à peu, les visiteurs devinrent rares, si bien qu'un jour, se présentant chez le poète du *Romancero*, Hector Berlioz fut accueilli par ces mots : « Ah ! vous voilà, vous : toujours original ! »

être l'instrument du tact le plus subtif et pour apprécier voluptueusement les sinuosités onduleuses des belles réalités terrestres ; aussi m'expliquèrent-elles la préférence qu'il a souvent avouée pour la sculpture sur la peinture. C'étaient des mains d'une rareté si exceptionnelle qu'il n'y a de merveilles comparables que dans les contes de fées et qu'elles auraient mérité d'être citées comme le pied de Cendrillon, ou l'oreille qu'on peu supposer à cette princesse, d'un ouïe si fine qu'elle entendait l'herbe pousser. Enfin, un dernier caractère plus extraordinaire encore, s'il est possible, c'était l'air de jeunesse dont ce moribond était comme enveloppé, malgré ses cinquantes-six ans et les ravages de huit années de la plus cruelle maladie. C'est la première fois que j'ai ressenti fortement qu'une jeunesse impérissable est le privilège des natures dont la poésie est exclusivement l'essence ».

Les souffrances qu'endurait Heine étaient atroces. Ses dernières œuvres et sa correspondance en témoignent.

« Mes lèvres sont si paralysées, écrivait-il à Ferdinand Lassale, que le baiser me devient impossible, et pourtant il est moins facile de se priver du baiser que de la parole. » Connaissez-vous rien de plus poignant ? Et comme on glosait ferme, en Allemagne encore plus qu'en France, sur les causes, les origines de ce terrible mal, Heine avait le courage de répondre en raillant : « Je laisse indécise la question de savoir si l'on a nommé ma maladie par son véritable nom ; si c'est une maladie de famille, une maladie que l'on doit à sa famille, ou l'une de ces maladies privées dont l'Allemand établi à l'étranger a, d'ordinaire, à souffrir, si c'est un ramolissement français de la moëlle épinière, ou une phtysie allemande de l'épine du dos, je sais seulement que c'est une très affreuse maladie, qui me met nuit et jour à la torture et a sérieusement ébranlé non pas seulement mon système nerveux, mais aussi mon système de pensées. »

*
* *

Quel était ce système de pensées ? On sait combien Henri Heine a varié au point de vue re-

ligieux. Né israélite, il se convertit au protestantisme vers sa 25e année. Le poète était-il vraiment de ceux qui, suivant l'admirable expression de Pascal « cherchent en gémissant ? » Avait-il réellement voulu atteindre, pour s'y désaltérer, ce puits de Samarie qui « verse l'eau fraîche au voyageur lassé ? » Il fut avant tout un sceptique. Barbey d'Aurevilly qui le trouvait « aussi religieux de tempérament » que Klopstock, constatait pourtant avec tristesse qu'on « l'avait vu pendant vingt ans siffler dans la clé forée et rouillée de Voltaire, avec des lèvres lumineuses, plus dignes que celles d'Alain Chartier de recevoir le baiser des reines. » Saint-René Taillandier lui reprochait « d'avoir toute sa vie protesté contre la doctrine de renoncement, contre la loi du sacrifice, contre l'exemple de Jésus. »

La vérité, c'est que, même avant d'être le disciple de Hegel, Heine avait pu voir la vanité de tous les systèmes. Il a écrit dans ses *Mémoires* :

« C'est assurément un fait important qu'on m'ait exposé, dès ma 13e année, tous les systèmes de philosophes libre-penseurs, et que mon maître de philosophie ait été un digne ecclésiastique qui ne négligeait en quoi que ce soit ses devoirs sacerdotaux : tout jeune encore, je voyais ainsi comment, sans hypocrisie, religion et doute chemi-

naient paisiblement ensemble, et cela me conduisit non seulement au scepticisme, mais à l'indifférence la plus tolérante. »

Comme poète, il a eu l'intuition de toute la beauté de la morale évangélique. Le christianisme a reçu de ce charmeur d'inoubliables caresses — et aussi des coups terribles. Jésus, par cet homme que Banville appelait « divin » a été de nouveau couronné d'épines — mais à ces épines étaient mêlées les fleurs les plus suaves ! Ecoutez ce qu'il a dit du Christ dans une œuvre de jeunesse, *Almanzor* :

« L'amour (c'est le joli nom qu'il donne à Jésus) l'amour fut trahi, vendu pour de l'argent ; il fut outragé, flagellé, crucifié, mais les sept soupirs que l'amour poussa en mourant brisèrent les sept châteaux d'airain que Satan s'était construits devant les portes du ciel, et quand s'ouvrirent béantes les sept plaies de l'amour, les sept cieux se rouvrirent aussitôt, accueillant pêcheurs et fidèles... C'est l'amour que tu as vu comme un cadavre sur le sein maternel de la femme désolée. Oh ! crois-moi : à ce cadavre glacé peut se réchauffer encore une humanité tout entière. De ce sang naissent de plus belles fleurs que n'en produisent les orgueilleux jardins d'Alraschild, et des yeux de cette femme désolée coule miraculeusement une huile plus douce que n'en fournirent jamais toutes les roses de Schiraz. »

Et ailleurs, dans la *Mer du Nord :*

« Vêtu d'une robe blanche flottante et grand comme

un géant, il marchait sur la terre et sur la mer ; sa tête touchait au ciel, et de ses mains étendues il bénissait la mer et la terre, et, comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent soleil, et le cœur radieux, et enflammé, foyer d'amour et de clarté, répandait ses gracieux rayons et sa lumière éternelle sur la terre et sur la mer... Lorsque deux personnes se rencontrent, elles se regardent d'un air d'intelligence, et, dans un tressaillement d'amour et de douce renonciation, elles s'embrassent au front et lèvent les yeux vers le cœur radieux du sauveur, vers ce cœur qui est le soleil et qui verse allègrement la pourpre de son sang réconciliateur sur le monde, et elles disent trois fois, dans un transport de béatitude : « Béni soit Christus ! »

Ce Christ, cet Amour, Heine, panthéiste, pense que c'est la terre seule qui est son église. J'avais tort de dire qu'il avait de nouveau couronné d'épines le doux Jésus. Il n'a eu que des fleurs pour lui ; les épines étaient pour ceux qui se réclament de lui et qui le crucifieraient de nouveau. « Ah ! lui dit-il, dans *Germania :*

« Ah ! si seulement tu eusses choisi un autre texte pour la prédication de la montagne ; tu avais certes assez de talent et d'esprit pour pouvoir voiler ta pensée et tu as pu ménager les dévots ?

« Mais tu as été trop passionné, tu as chassé du temple avec un fouet les changeurs et les banquiers malheureux.

« Dieu ! te voilà cloué à la croix pour servir d'avertissement et d'exemple. »

C'est par le même sentiment de généreuse indignation qu'il s'écrie :

« Je ne vous ai jamais aimées, vieilles divinités classiques ! Pourtant une sainte piété, une ardente compassion s'emparent de mon cœur lorsque je vous vois là-haut, dieux abandonnés, ombres mortes et errantes, images nébuleuses que le vent disperse effrayées, et quand je songe combien lâches et hypocrites sont les dieux qui vous ont vaincus, les nouveaux et tristes dieux qui règnent maintenant au ciel, renards avides sous la peau de l'humble agneau... Oh ! alors une sombre colère me saisit et je voudrais briser les nouveaux temples et combattre pour vous, antiques divinités, pour vous et votre bon droit parfumé d'ambroisie et devant vos autels relevés et chargés d'offrandes, je voudrais adorer et prier et lever des bras suppliants ! »

Au fond, Heine a toujours été plutôt un panthéiste. « Le protestantisme, écrivait-il à Philarète Chasles, n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la révolution allemande. Tout en défendant les intérêts sociaux du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistiques. »

Vers la fin de la vie de Henri Heine, alors que la paralysie avait envahi tout le corps du poète, ne laissant intact que le cerveau, — d'où Minerve pouvait sortir toute armée, et Vénus toute parée, — on répandit le bruit que l'auteur du *Romancero* avait abjuré ses erreurs. « Ne croyez pas, répli-

qua-t-il, les bruits qui courent que je suis devenu un pieux agnelet. La transformation religieuse qui s'est faite en moi est chose purement spirituelle ; c'est plus un acte de ma pensée que d'une sentimentalité béate. De grandes, sublimes, terribles pensées me sont venues, mais c'était des pensées, des éclairs de lumière, et non pas des exhalaisons phosphoriques de l'..., de la foi. » (Correspondance, tome III.)

Du reste, il allait encore clamer jusque dans le *Livre de Lazare* où tant de plaintes semblent monter *de profundis*, il allait encore clamer, comme le Paphnuce d'Anatole France, la joie de vivre, de respirer, d'aimer. « Vivre en haut, sur la terre, comme le plus misérable des serfs, cela vaut mieux que d'être aux bord du Styx un chef des ombres et un des plus grands héros qu'ont célébrés les poètes. » — Le vaste cœur du grand Pan devait tressaillir d'aise en entendant confesser ainsi sa gloire immortelle sur un lit de mourant.

*
* *

Henri Heine était venu au monde avec une âme toute fleurie, en laquelle chantaient d'exquises musiques, câlines, berceuses, fraîches comme un ruisseau d'avril. Le rossignol qu'il évoquait (tsukut ! tsukut !) ne dédaignait pas de lui répondre

(tsukut ! tsnkut !) Il avait appris, confesse-t-il dans l'*Intermezzo*, le langage des étoiles « et c'était le visage de sa bien-aimée qui lui avait servi de grammaire. » Il avait erré « dans l'antique forêt aux enchantements, où l'on respire la senteur des fleurs du tilleul ; où le merveilleux éclat de la lune remplit le cœur de délices » (1). Il y ren-

(1) L'Intermezzo.

contrait des elfes et des sylphes, des ondines et des kobolds ; tantôt Diane, la fée Habonde ou Hérodiade (2) tantôt Geoffroy Rudel et Mélissande

(2) Atta Troll.

de Tripoli (3). Au bord du ruisseau il contem-

(3) Le Romancero.

plait les Nixes, « bacchantes aquatiques sortant des flots en sautillant, avec leurs longs voiles argentés et leur verte et flottante chevelure » (4) Parfois

(4) Ibid.

tous les arbres retentissaient, tous les nids chantaient. Quel était le maître de chapelle du vert orchestre des bois ? » C'est dans le cœur du poète qu'il siégeait, le maître de chapelle de la forêt. « Je sens, disait-il, comme il bat la mesure et je crois qu'il s'appelle Amour (5) ».

(5) Nouveau Printemps.

Mais soudain, le poète éclatait de rire. Les fleurs se fanaient donc vite dans son âme ? — Peut-être, mais aux fleurs fanées succédaient tout de suite

des fleurs fraîches. Saint-René Taillandier a écrit que Heine « était un poète lyrique, un poète tout personnel, un rêveur passionné chez qui la passion était une perpétuelle souffrance et qui s'est vengé de la souffrance par l'ironie. » Oui, mais pour qui sait lire, cette ironie « aimait » encore, ce rire était tout mouillé de larmes. Il avait aimé et il avait été trahi. Celle de son rêve avait oublié qu'il avait possédé « son petit cœur si doux, si faux et si mignon ». Les serments, à ce beau temps de jeunesse, succédaient aux serments, entremêlés de rire, de confidences et de baisers. « Pour que je me souvienne du serment, rappelait le poète à son aimée (1), tu m'as mordu la main. O bien aimée aux yeus bleus, bien-aimée aux blanches dents, le serment aurait bien suffi : la morsure était de trop. »

« En effet, un jour à une noce (2), la mariée prit une jolie petite pomme, et la tendit au fiancé. Il prit son couteau, l'y enfonça. O malheur, le poète, mon cœur que le couteau perçait. » Et pourtant, « quand il s'était incliné devant la mariée, la mariée avait pleuré, et l'abandonné s'écriait : « O doux yeux, saintes étoiles d'amour, qui m'avez

(1) L'Intermezzo.
(2) L'Intermezzo.

trompé nuit et jour, soit éveillé, soit en rêve, je vous croirai toujours quand je vous vois pleurer ? (1) ». Oui, je sais qu'entre deux sanglots, Henri Heine raillait, mais il nous a avoué, dans *Le Retour* « qu'il avait la mort dans la poitrine quand il jouait le rôle du gladiateur mourant. » Sa sensibilité était telle que même quand il se croyait voué à la négation et à une perpétuelle ironie, des sources vives jaillissaient du plus profond de lui-même. Ecoutez-le plutôt :

« Assis sous un arbre blanc de givre, tu entends au loin siffler le vent ; tu vois là-haut les nuages muets s'envelopper d'un voile de brouillards.

« Tu vois comme la forêt et la prairie sont mortes, comme elles sont rasées et chauves. L'hiver est autour de toi, en toi aussi est l'hiver, et ton cœur est glacé.

« Tout à coup tombent sur toi de blancs flocons, et déjà tu te figures avec dépit que l'arbre a secoué sur ton front sa poussière de neige.

« Mais ce n'est point de la poussière de neige, tu t'en aperçois bientôt avec un joyeux saisissement : ce sont les fleurs embaumées du printemps qui t'enveloppent et te lutinent.

« Enchantement aux doux frissons ! L'hiver se transforme en mois de mai, la neige se change en fleurs printanières, et ton cœur aime de nouveau (2).

Ce nouvel amour, il allait en murmurer le se-

(1) Nocturnes.

(2) Nouveaux Printemps.

cret à tous les arbres de la forêt silencieuse qui sait si bien écouter et dont « chaque feuille est une oreille verte ». Puis à cet élan d'enthousiasme succédait une nouvelle période d'abattement. Le poète était lassé, le désespoir s'emparait de lui et il lançait l'admirable cri de l'*Intermezzo*, un des plus beaux morceaux du lyrisme contemporain :

« Il s'agit d'enterrer les vieilles et méchantes chansons, les lourds et tristes rêves ; allez me chercher un grand cercueil.

« J'y mettrai bien des choses, vous le verrez bien ; il faut que ce cercueil soit encore plus grand que la grosse tonne de Heidelberg.

« Allez me chercher aussi une bière de planches solides et épaisses ; il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence.

« Et amenez-moi aussi douze géants encore plus forts que le vigoureux saint Christophe du dôme de Cologne sur le Rhin.

« Il faut qu'ils transportent le cercueil et le jettent à la mer ; un aussi grand cercueil demande une grande fosse.

« Savez pourquoi il faut que le cercueil soit si grand et si lourd ? J'y déposerai en même temps mon amour et mes souffrances ».

Mais il avait encore à accomplir un pélerinage au pays de la bien-aimée qu'il avait chantée « quand les flammes magiques embrasaient son cœur (1). »

(1) Le Retour.

Il avait encore à répéter — tant chez lui tout est contraste — comme Rudel à Mélisande (1) : « Dans l'Amour est la vérité. » Il avait encore à maudire (2) « la femme noire qui avait pressé tendrement sa tête sur son cœur et qui avait laissé des cheveux gris là où ses larmes avaient coulé. »

Suivant Gérard de Nerval, Heine était « l'homme des contraires, et cela sans effort, sans parti-pris, par le fait d'une nature panthéiste qui éprouve toutes les émotions et perçoit toutes les images. » On peut ajouter que, tendre ou ironique, lyrique ou cynique, croyant ou iconoclaste, sous tous les masques, l'amoureux, chez lui, se laissait deviner. Il était une grande lyre vibrante, aux cordes d'airain et aussi aux fines chanterelles, une lyre qui chantait et pleurait sous l'archet divin de l'amour.

* *
*

Au point de vue purement littéraire, l'auteur des *Nocturnes*, et de l'*Allemagne*, des *Reisebilder* et des *Feuilles volantes* échappe à toute classification. Gérard de Nerval l'a félicité « d'avoir renversé d'un souffle l'école de fausse sensiblerie des poètes souabes, école parasite, mauvaise queue de Gœthe. »

(1) Romancero.
(2) Le Livre de Lazare.

Heine fut à la fois romantique et plastique. Il s'est, du reste, nettement expliqué sur ce qu'il entendait par romantisme :

« Dans l'antiquité, surtout chez les Grecs et les Romains, prédominait la faculté de sentir. La poésie s'attachait de préférence aux choses extérieures objectives. Mais quand se leva en Orient une lumière plus belle et plus sacrée, quand le christianisme transfigurant les âmes, les fit frémir au contact de ses idées d'amour universel et de bonheur ineffable, alors les hommes éprouvèrent le besoin d'exprimer, de chanter ces frémissements intimes, cette mélancolie infinie, qui est en même temps une volupté immense. Vains efforts ! les anciennes images, les anciennes paroles furent impuissantes à traduire les sentiments nouveaux. Il fallut inventer de nouvelles images, des expressions nouvelles, et celles-là précisément qui, par une secrète affinité sympathique, pussent, à chaque instant, donner, éveiller dans l'âme comme par des effets magiques, ces émotions jusque là inconnues. Ainsi naquit la poésie romantique qui, après avoir brillé au Moyen-âge dans toute sa splendeur, fut plus tard étouffée par le souffle froid et dévastateur des guerres politiques et religieuses, puis enfin, dans les temps modernes, s'épanouit toute gracieuse sur le sol allemand et y déploya ses fleurs éblouissantes. Mais jamais et nulle part je n'honorerai du nom de vrai romantisme cette chose que beaucoup prennent pour tel, savoir un certain mélange d'émail espagnol, de brouillard écossais et de clinquant italien... Pour réveiller les sentiments romantiques, il faut des images aussi claires, aussi nettement dessinées que celles de la poésie plastique... Nos

deux plus grands romantiques, Gœthe et Auguste-Guillaume Schlegel, sont en même temps nos deux plus grands poètes plastiques. »

Mais, pour lui, « christianisme et chevalerie n'ont été qu'un moyen de frayer la route au romantisme. » Et il ajoutait : « La muse allemande doit redevenir une jeune fille allemande, libre, épanouie, pure, sans nulle afféterie. Elle ne sera plus ni une nonne languissante, ni une jouvencelle des antiques châteaux, orgueilleuse de ses ancêtres. »

Elle fut, avec lui, parée de l'éternelle jeunesse, de toute la gloire d'une aube rayonnante. Qu'elle était belle, sous le manteau d'or dont la vêtait le poète ! qu'elle était belle les pieds nus, sous les arbres mouillés de rosée de la vieille forêt germanique ! En l'entendant, les chênes et les tilleuls oubliaient les antiques ballades pour apprendre ses nouvelles chansons. Cette Muse n'est peut-être pas allé voir si, la nuit des Walpurgis, son reflet s'agrandissait démesurément au sommet du Broken national, — C'est que cette Muse n'était pas seulement allemande : elle était humaine. Quand ses pieds nus saignaient aux ronces du chemin, les hommes de toute race avaient le droit de venir baiser ses divines blessures.

*
* *

Par sa sensibilité « d'écorché », par ce qu'il y a en lui d'intime, de prenant, d'envoûteur, Henri Heine est peut-être le lyrique en qui s'est le mieux incarnée l'âme moderne, si complexe, si troublante et si troublée. En ce déraciné, on peut trouver toutes les complications, toutes les antithèses qui se heurtent et s'entrechoquent dans les cerveaux — plus que dans les cœurs — des cosmopolites de haute culture. Sa supériorité sur ces dilettantes, c'est à son cœur, l'éternel blessé, qu'il la doit.

Certes, nul n'ignore combien, parfois, le poète fut irascible, violent, injuste. Ses démêlés avec le comte Platen (v. les *Reisebilder*), ses charges railleuses contre Freiligrath et autres, (Atta Troll.) Chose plus grave : certains passages de sa correspondance, certains secrets découverts après la Révolution de 1848, dans les archives du ministère français des Affaires étrangères, pourraient nous obliger à dire que, chez Henri Heine, l'homme ne fut pas l'égal du poète. Mais nous nous souvenons à temps que les fils de Noé voilèrent pieusement la nudité de leur père. Et puis, pouvons-nous oublier que Henri Heine fut comme muré vivant dans un sépulcre de douleur ? Pour ce nouveau Lazare, les Pâques ne sonnèrent pas l'alleluia de

la Résurrection. Et pourtant il avait crié sa détresse en strophes éperdues : « Aie pitié de moi, ô Dieu ! envoie-moi le repos et mets fin à cette tragédie affreuse ! » Mais Jéhovah, le Dieu des Juifs, a toujours été cruel. — Et l'Autre, celui qui fut doux pour la femme de Magdala, ne savait plus qu'il avait dit un jour : « Lazare, lève-toi ! »...

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 7
Maurice Barrès 11
Paul Bourget 33
Maurice Donnay 53
Anatole France 73
Paul Hervieu 93
Louis le Cardonnel 125
Henri Heine 145

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 DÉCEMBRE 1910
par
COUSSILLAN & CHEBROU
IMPRIMEURS A NIORT
pour
E. SANSOT & Cie
ÉDITEURS A PARIS

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002315116b

CE PQ 0282
.C44E8 1911
C00 CHEVALIER, A ETUDES LIT
ACC# 1383637